

LE LIBRE JOURNAL

de la France Courtoise



Consommez qu'il dit Juppé. Alors consommons !

N° 91

DÉCADAIRE

de civilisation française et de tradition catholique

- ❑ Attali invente la «surclasse» européenne.
- ❑ Radio Notre Dame est interdite: «trop catholique et Française»
- ❑ Fersan prévient: «Gare aux Castors ! »
- ❑ Monchanin dénonce le complot écolo
- ❑ Et ADG nomadise.

Lettres de chez nous

Les empereurs de l'amphigouri

Votre rubrique "bévues de presse" m'apporte chaque décade matière à me délecter délicieusement. Rien de plus réjouissant que la prose de ces pharaons du pathos, ces tsars du galimatias double (style dont la particularité fait que le discours n'est compris ni du lecteur, ni du rédacteur), ces princes du phébus, ces éminences du charabia. Il est symptomatique que les mêmes auteurs et les mêmes supports reviennent souvent dans votre florilège. Prisonniers de leurs idéologies fumeuses, tenus de rester politiquement corrects pour complaire à leurs maîtres, leurs écrits sont aussi invertébrés que leurs pensées. Mais quelle drôlerie involontaire ! Mes plus vifs remerciements pour le soin que vous apportez à pêcher ces perles.

C. G. (Paris)

Etrange transfert...

On ne badine pas avec n'importe quoi. Je ne jette pas des miettes sur le David de Michel-Ange, ni des bonbons sur les Pyramides, pour ne pas me faire ridicule. Delaigle, plus insouciant et, par ce côté, assez allemand (on dit que les Allemands ne craignent pas le ridicule), a trouvé bon de se moquer de Richard Wagner. Son article, d'abord plus mauvais encore que le roman de Giraudoux, Siegfried et le Limousin ou plus gaffeur que Mademoiselle Fifi de Maupassant, est obligé, par la grandeur du sujet, de s'élever jusqu'au lyrisme le plus pur (la deuxième moitié de l'article). C'est vraiment très beau ; étrange transfert des qualités, par le rayonnement d'une spiritualité supérieure. Mais, du côté satyrique, Delaigle a oublié, dans son bric-à-brac wagnérien, le Cygne, le Bâton fleuri de Tannhau-

ser, l'Epée de Siegfried, la Coupe où Tristan et Isolde ont bu leurs amours, Jean Marais, Jean Cocteau, Edith Piaf, Bayreuth, Herbert von Karajan, Fafner und Fasolt, encore plus affreux que l'Opéra-Bastille... Avec de tels articles, vous perdez des lecteurs. Voilà mon avis ! (comme aurait dit Louis-Ferdinand Céline). Merci !

H. M. (Suède)

Perdre des lecteurs ? Voilà encore une preuve, s'il en fallait, de la parenté secrète entre Wagner et les heures les plus sombres de notre histoire...

Institutrice publique

J'ai apprécié à sa juste valeur l'article "Faut-il détruire l'Education nationale ?" En effet, je fus pendant plus de trente ans institutrice "publique", comme ils disent. Mais cet adjectif a perdu son sens initial, c'est-à-dire au servi-

ce de "tous" les enfants de France. Recrutée au Maroc où je suis née, j'ai enseigné à la Mission culturelle française où la rigueur était de règle. Bien que les fonctionnaires de la mission, comme ceux des ambassades et consulats fussent pour la plupart des francs-maçons, l'enseignement était encore de qualité, amenant chaque enfant au bout de ses possibilités avec insertion dans la société. Depuis que je suis entrée en France en 1979, j'ai vécu un enfer dans mon école car j'étais entourée de laïcards bornés, obéissant aveuglément aux consignes des loges, des partis et des syndicats bien qu'eux-mêmes n'en tirassent aucun profit.

Etant considérée comme une "catholique colonialiste" et n'étant pas affiliée au parti socialiste, j'ai toujours été traitée en brebis galeuse. C'est dur à vivre lorsque l'on est seul.

F. A.

LE LIBRE JOURNAL
de la France Courtoise

139, boulevard de Magenta
75010 Paris
Tél. : (1) 42.80.09.33.

- Directeur : Serge de Beketch
- « Le libre Journal de la France Courtoise » est édité par la Sarl de presse SDB, au capital de 2 000 francs
- Principaux associés : Beketch, Fournier
- Commission paritaire :

- Dépôt légal à parution
- Imprimerie R.P.N le blanc-Mesnil
- Directeur de publication : Danièle de Beketch

ISSN : 1244-2380
Ce numéro contient un encart de

Abonnement
1 an 600 Frs,
à SDB,
139 boulevard de Magenta
75010 Paris
42.80.09.33

Editorial

L'ultime Consolation

Le 12 mars, au Palais de justice, Jean Madiran, directeur de *Présent*, rendait aux inquisiteurs du prétendu antiracisme des comptes pour avoir appelé Lévy Lévy.

Au même lieu, en ce même jour, les avocats de Sébastien le Pathétique attendaient la conclusion de son procès pour attentat télévisuel manqué contre Le Pen.

La presse était là. Et les caméras caméraient devant la XVIIe, montrant en fond de décor la porte et le parvis de la XIIIe voisine où se traitent les affaires que l'on appelle de « petite délinquance » parce que les victimes en sont des petites gens.

Alors, pendant que les caméras filmaient les « racistes », on voyait, en arrière-plan, la XIIIe dégueuler une lie, une sanie, un vomi de canailles chrysocales, casquette à l'envers, blouson Naf-Naf, pull Ben-etron, savatés de Nike-ta-mère, mains en poche, dégaine chaloupée, gueule en biais, regards torves, poil gramouillé, rictus jaunâtre, mine arrogante, insulte aux lèvres.

Cette racaille de banlieue sortait de soutenir quelque membre de la tribu jugé pour vols, agression, trafic louche ou violence.

Et le parvis de la XIIIe semblait une sombre cour des miracles puant la haine, grondant d'une rumeur venue d'ailleurs, hérissée d'injures, crissant d'insultes, grinçant d'invectives, bruissant de vagues menaces. La horde avait des élans de provocation vers ces « enculés de Céfran », des regards de haine sur les « keufs » et des œillades fiévreuses sur les avantages des « meufs ».

Mais les pandores, tout occupés à guetter les jeunes nationalistes venus témoigner leur amitié à Madiran, ne voyaient rien, les journalistes obnubilés par les avocats de Sébastien n'entendaient rien, les magistrats matraquant le raciste ne savaient rien et les caméras restaient aveugles à ce spectacle-là.

Et l'on serait devenu fou de rage et de frustration si l'on n'avait pas eu cette ultime consolation de se dire que, peut-être, un jour, avant de crever, on verrait ces flics collabos, ces journalistes collabos, ces Chats fourrés collabos, sodomisés par leurs potes et découvrant d'un seul coup, et d'expérience, la pénétration de ce grand coup de chance pour la France dont ils nous rebattent les oreilles à longueur d'articles, d'émissions et de jugements.



MENTEUR



Dans "Le Point" :
"En 1993, Gaubert
avait échappé de jus-
tesse à un attentat projeté par
trois militants du groupuscule
"Œuvre française". Cette imbécillité
doublée d'un mensonge
et triplée d'un truquage est
signée Joseph Macé-Scarron.

PROJET



L'imbécillité consiste
à dire que Gaubert a
échappé "de justesse"
à "un projet" d'attentat. C'est
le type même de l'hyperbole sen-
sationnaliste qui n'a aucun
sens. Le mensonge consiste à
parler d'attentat alors que les
militants du mouvement de
Pierre Sidos avaient simple-
ment photographié la somp-
tueuse villa deauvilloise de
l'inquisiteur Pasquaiën.

TRUQUAGE



Le truquage consiste
à omettre de signaler
aux lecteurs du
"Point" que la LICRA avait
monté ce canard pour obtenir
la dissolution de l'Œuvre.
Demande rejetée par le Conseil
d'État. Et que Gaubert, qui
avait porté plainte, a été
débouté en correctionnelle.

VOYOU



Conclusion : M.S est
un menteur, un dés-
informateur, un tru-
queur. En un mot, un voyou
de presse et "Le Point" prend
ses lecteurs pour des imbéciles.
Après tout, nul n'est mieux
placé pour en juger....

TOLERANCE



"Scoop" des trots-
kystes de Courrier
international : les
radios américaines sont "toutes
entre les mains de l'extrême
droite" et "incitent à la haine".
Ce n'est pas en France que l'on
verrait des choses pareilles : les
radios progressistes Fun Radio
ou Skyrock sont des modèles de
bon goût...

Nouvelles

Le nouveau mot d'ordre politiquement « surclasse européenne »

Après les étranges at-
taques contre la
démocratie perpétrées
récemment sous couvert
d'ordre scolaire par Michel
Schiffres dans *Le Figaro* et
Jacques Julliard dans *Le
Nouvel Obs* et recensées par
le *Libre Journal* (n° 86), le
"pire des systèmes poli-
tiques à l'exception de tous
les autres" a subi ces jours-
ci de nouvelles agressions
qui conduisent, même si
l'on n'est pas un incondi-
tionnel du suffrage universel
et du parlementarisme repré-
sentatif à s'interroger.

Au cours du week-end,
d'abord, sur une radio
périphérique, Léotard a
dénoncé le prétendu
populisme de Madelin et
récusé comme grosse de
fascisme l'idée que le "le
peuple" puisse avoir raison
contre "ses dirigeants".
Une semaine plus tôt, dans
Le Monde du 7 mars, on
avait pu lire une chronique
de Jacques Attali évoquant
les droits d'une "surclasse
européenne" et, dans le
même numéro du même
quotidien reconnu comme
arbitre des grandes idées
politiquement conformes,
un avocat du nom de
Michel Guénaire dénonçait
la France, ce "pays qui
n'aime pas ses élites".

Tout cela fait beaucoup en
peu de temps. Surtout si
l'on ajoute à cette grogne
de certains membres de la
surclasse des élites
dirigeantes des
vociférations remettant en
cause plusieurs décisions
de justice dont on sait
qu'elles sont prises "au
nom du peuple français".
En fait, l'on voit depuis
quelque temps se
manifester ouvertement et

médiatiquement les
connivences du milieu
politicien qui, jusqu'à
présent, se cachaient dans
les salons parisiens.
Pour qui sait entendre, pour
qui sait lire, il est clair que
ces gens-là vivent dans un
paysage politique français à
deux décors : d'une part,
des quartiers réservés aux
dirigeants, à l'élite, à la
surclasse ; d'autre part, des
cités périphériques où
s'entasse le peuple, la
populace.

Tout cela justifié par une
idée aussi ancienne que la
démocratie mais que seules
les dictatures marxistes ou
ploutocratiques avaient osé
proclamer publiquement :
"la Force prime le droit".
Ce que l'avocat Michel
Guénaire expose carrément
dans *Le Monde*, sans être
contredit ni même discuté,
sous une forme à peine
plus politiquement
conforme : "Le droit ne doit
pas gêner l'action des
élites".

Certes, on pourrait traiter
les idées de Me Guénaire
avec le seul amusement
que mérite son style
ébouffé.

Si, comme le disait Boileau,
ce qui se conçoit bien
s'énonce clairement, l'on
est fondé à mettre en doute
les qualités conceptuelles
de quelqu'un qui
écrit : "Toute une société
peut-elle se cacher derrière
son petit doigt qui
désignerait comme seules
responsables de ses maux
ses élites ?"

Pourtant, passé le premier
éclat de rire, on est tout de
même ébranlé. Ce n'est pas
dans une feuille anodine
que n'importe quel quidam
tient ces propos étranges.

C'est dans *Le Monde*. Et
Guénaire est l'un des
conseillers les plus proches
de Léotard. Un expert, un
"agitateur d'idées", un agent
de liaison, un "go-between",
comme ils disent, entre la
gauche la plus branchée et
la droite la plus câblée. Un
organisateur de rencontres
où Léotard bavarde avec
Pierre Nora, où Toubon
papote avec Roland Castro,
où Juppé écoute Emmanuel
Todd. En un mot, un des
hommes clefs de la société
de connivence.

Ce n'est donc pas par
hasard qu'il est admis à
s'exprimer dans *Le Monde*.
Et qu'il le fait dans les
colonnes mêmes où, en
écho à sa célébration des
élites, son clone de gauche,
Jacques Attali, lance le
concept de "Surclasse
européenne".

Et puis, ce n'est pas
seulement un constat que
livre Guénaire. C'est un
avertissement qu'il lance en
décrétant que "la critique
des élites gêne tout
avancement de l'Histoire".
On éprouve, à découvrir ces
mots, un bizarre sentiment
de déjà lu. Cette croyance
dans une Histoire qui a un
sens puisqu'elle avance.
Cette certitude que le fait
d'avancer est à lui seul
forcément positif. Cette
conviction que toute
critique constitue un crime
d'entrave au progrès, c'est
de la pure et simple vulgate
stalinienne.

D'autant que l'auteur
ajoute, pour le cas où l'on
n'aurait pas tout compris,
que : "Les élites sont
indispensables à
l'Histoire".

Récapitulons : les élites
sont l'ingrédient



du Marigot

conforme : défense de critiquer la et les élites dirigeantes

indispensable au mouvement du progrès et toute critique de ces élites, fût-elle fondée sur le droit, constitue une entrave au progrès et donc un crime contre l'humanité.

Mais qui sont ces élites ? Qui les nomme ? Qui les désigne ? Qui les forme ? Qui s'assure de leur caractère d'élite ? Qui les... élit, en somme ?

Ces questions, notre philosophe les récuse : *"L'enjeu n'est pas tant aujourd'hui celui du statut, de la formation ou du recrutement des élites que celui du rapport de toute une société avec ses élites"*.

En clair, le peuple qui n'appartient ni à la "surclasse européenne", ni aux "élites", ni aux "dirigeants", n'a pas à chercher, avant de les reconnaître, à quoi on reconnaît les élites. Il n'a pas à connaître leur statut. Il n'est pas digne de savoir quelle est leur formation, leur mode de recrutement. Le seul droit qui lui est reconnu est de savoir qu'il y a une élite, de reconnaître qu'il existe une élite, d'admettre qu'elle s'autoproclame en dehors de la compétence du peuple et de lui obéir sans critique. Faute de quoi, le peuple se signale comme ennemi du progrès historique, donc du devenir humain, donc de l'humanité.

Mais au fait, demandera le lecteur, où commence le crime ? Où commence la critique des élites ? Dans le refus de reconnaître leur immanence. Les élites existent. Point. Discuter ce

point, ne pas le reconnaître, c'est se placer dans le camp des criminels. Et les élites sauront punir les déviants. Me Guénaire est là-dessus très clair :

"L'enjeu est de répondre au refus inconscient des gens à la base de la société de se reconnaître des élites".

Mais comment la "base de la société" refuse-t-elle, même inconsciemment, de se "reconnaître des élites" ? En prétendant leur imposer la loi commune. En prétendant traiter la surclasse européenne, les dirigeants, l'élite, comme n'importe quel membre du peuple.

Me Guénaire explique obligeamment : *"Parmi les instruments qui freinent aujourd'hui l'action des élites figure le droit"*.

En somme, le droit est un frein au progrès. Toutes les élites sont d'accord là-dessus. De Tapie, membre de la surclasse européenne, toujours en liberté quand le docteur Dor est en prison, à Chevènement, membre de l'élite qui dénonce l'iniquité qu'il y a à traiter le président du Conseil régional comme n'importe quel justiciable, en passant par Emmanuelli, dirigeant politique qui menace de "ne pas tolérer" le jugement qui le frappe d'inéligibilité comme n'importe quel contribuable.

C'est là l'une des clefs de l'affaire. Me Guénaire insiste : *"Le droit ne doit pas, surtout, gêner l'action des élites en continuant de se résumer à ces lourds dispositifs que la loi moderne ne cesse de créer et d'enrichir inutilement*

sur le chemin des hommes d'action". En somme, le droit n'est gênant que s'il entrave la marche des élites sur le chemin du progrès.

Pour le peuple, pour "la base", il est toujours assez bon. Que l'on retire le permis de conduire les automobiles à un contribuable récalcitrant, c'est normal.

Que l'on retire le permis de conduire les affaires politiques à un député véreux, halte-là ! Léotard, Attali, Chevènement, Emmanuelli et Guénaire sont d'accord là-dessus : on ne peut pas traiter la "surclasse européenne" comme "la base", ce serait du populisme.

Franchement, on ne s'attendait pas à trouver sous la plume d'un "avocat et écrivain", dans un journal qui ne doit rien à Vichy ou Uriage, de telles caricatures hitlérostaliniennes du surhomme nietzschéojdanovien.

On ne s'attendait pas non plus à trouver une telle unanimité dans la classe politicienne française. Est-ce pour cela que les stupéfiants propos d'Attali et de Guénaire n'ont suscité aucune réplique ? Ou bien est-ce parce que les politiciens croient vraiment appartenir à la "surclasse européenne" ? Et qu'ils espèrent que cette appartenance les mettra à l'abri de toute critique et de toute application du droit ? Le fait est qu'ils se comportent exactement comme si c'était déjà le cas.

EGALITE



Nicolas Weill, journaliste au Monde, parle des "prétendus excès de l'Épuration"

(150 000 morts pour 15 000 "collabos"). Essayez de glisser dans un article "la prétendue Shoah", et on vous offrira gîte et couvert en un lieu que fréquenta Brasillach : Fresnes.

REPONSES



Pourquoi les déséquilibrés ne sont-ils jamais militants

tiers-mondistes ? demande un pisse-vinaigre de Charly hebdo
Florence Rey a sûrement la réponse...

ANTIRACISME



Dans Charly hebdo encore, Siné, salarié du lobby nucléaire,

se réjouit de la mort de deux policiers. Lévy, animateur de Skyrock, avait été condamné en janvier 1995 pour les mêmes raisons. Réagissez, vigilants antiracistes, sinon on reverra les heures les plus sombres de leur histoire.

OBSCURANTISME



Dans Charly hebdo toujours, lynchage de Michel, député-maire

socialiste de Noisy-le-Grand pour crime de lèse-laïcité : il a autorisé les catholiques de tradition à bâtir une église dans sa commune. Et Charly hebdo, s'étranglant de führer, hurle à l'obscurantisme. C'était plus simple quand on exterminait les Chouans au nom du progrès...

RIFIFI



les porcs de Charly hebdo s'entremordent. L'un d'eux

s'étant fait brocarder dans son propre torche-cul par un « confrère » pour avoir pleuré la mort de Mitterrand réplique, dans la même feuille en traitant son opposant « d'adjudant » et ses lecteurs de « hooligans ».

Comme Staline.



Traditions

L'affaire de la Radio du Sacré-Cœur

Il existe un décalage croissant entre le principe fondateur de la République, à savoir la Déclaration des Droits de l'Homme... et sa pratique, entre les intentions déclarées et la réalité vécue par les Français de base.

Et ceci tout particulièrement pour ce qui concerne la liberté de l'esprit et, donc, la faculté, pour tout un chacun, d'exprimer son point de vue, conformément à son article XI qui stipule : "La libre communication des pensées et des opinions est un des droits les plus précieux de l'homme ; ..."

Voici l'affaire :

En 1987, André Delachaux obtient de la "Commission nationale de la communication et des libertés" la concession d'une radio privée nommée "Radio du Sacré-Cœur" basée à Marlotte, en Seine-et-Marne, près de Fontainebleau. Cette station, qui ne coûte rien à personne sinon à ses adhérents, fonctionne avec un personnel bénévole, à la grande satisfaction de ses auditeurs comme de celle de ses animateurs et, en particulier, sa fille Sophie et celui qui allait devenir son gendre, Philippe Costa, sans parler de ses nombreux amis et invités qui se succèdent pendant cinq ans.

Cette radio est conviviale, familiale, amicale et, surtout, très vivante, très animée et d'excellente qualité : les sujets abordés sont multiples et très libres car rien n'arrête ses animateurs, hormis la bienséance et le

souci de ne pas offenser la vérité. En cinq ans, aucun incident, aucune plainte officielle, à part une manifestation organisée par une communauté juive de Seine-et-Marne devant le domicile d'André Delachaux en novembre 1990, laquelle s'estimait lésée par des émissions à caractère révisionniste, le professeur Robert Faurisson ayant été invité à exposer ses thèses.

Bien évidemment, la radio est catholique et française et retransmet la messe traditionnelle du dimanche à Saint-Nicolas-du-Chardonnet à Paris ; monsieur l'abbé de Fommervault donne, de plus, chaque jour, une émission religieuse : "A l'Ecole des Saints".

Mais le pouvoir d'Etat et le pouvoir d'Argent, qui constituent la social-démocratie française, tout en se réclamant de la Liberté ne goûtent ni la liberté d'expression, qu'ils abhorrent, ni le peuple français, qu'ils méprisent : la Radio du Sacré-Cœur, catholique et française, dérangeait... C'est ainsi que, le 31 août 1992, le nouveau Conseil supérieur de l'audiovisuel refusait, sans motif, le renouvellement de l'autorisation d'émettre.

Le Conseil d'Etat, saisi par André Delachaux pour "abus de pouvoir" en octobre 1992, allait attendre deux ans (pendant lesquels la radio demeurait muette) pour annuler l'interdiction inique du CSA par son arrêt du 26 septembre 1994. Nouvelle demande au CSA, suivie d'un nouveau refus en date du

7 novembre 1995 que nous allons examiner de plus près.

"Qui veut noyer son chien l'accuse de la rage". Il fallait donc que la République trouve le délit majeur, impardonnable, qui justifie le bâillon de la radio... Il lui suffisait, cette fois, de dire simplement la vérité, sa vérité, qui n'est nulle autre que la preuve évidente de sa duplicité : le contraire du contenu de l'article XI cité plus haut ! Voici donc l'extrait de la lettre du CSA du 7 novembre :

"En effet, le projet de programme tel qu'apparaissant dans le dossier de candidature, relativement succinct et peu détaillé, était à dominante catholique et française, et de ce fait peu susceptible de répondre aux attentes d'un large public local."

Si donc la République accomplit dans sa répression le contraire de ce qu'elle affirme dans sa raison d'être, à savoir la Déclaration des Droits de l'Homme en son article XI, il ne faut pas s'étonner qu'elle choisisse comme exécuteur de ses basses œuvres le nommé Hervé Bourges, signataire de la lettre, lequel, pendant la guerre d'Algérie, en liaison avec le FLN, aidait les "porteurs de valises", c'est-à-dire trahissait son pays, la France, puis adoptait à la fin de la guerre la nationalité algérienne (*Journal officiel* en date du 9 août 1963) pour devenir le conseiller du président Ben Bella !

Cela fait beaucoup.

Michel de l'Hyerres

Bévues de presse

PENETRANT

« Arafat prendra une nouvelle dimension en Israël, celle d'un homme dans lequel on peut commencer à avoir confiance. »
Nicolas Mickey, *Le Quotidien*, 29 février.

MAGISTRATURE COUCHEE

« Plusieurs dossiers importants de malversations sont encore bloqués sous le coude de juges d'instruction. Ils restent bloqués par le parquet. »
Nicolas Mickey, *Le Quotidien*, 24 février.

SINGULIER

« Qu'il soit médecin, qu'il soit "malade", les faussaires et les profiteurs du système sont trop nombreux pour que l'on puisse considérer comme quantité négligeable la somme détournée. »
Nicolas Mickey, *Le Quotidien*, 24 février.

UN COMBLE

« Votre absence nous manque beaucoup. »
Lettre de relance de Mickey, 29 février.

INTERFARCE

« Il lui faut se battre à ses frontières internes et externes pour conserver son indépendance. »
Nicolas Mickey, *Le Quotidien*, 23 février.

GRIBOUILLEUR

« N'en déplaise aux gribouilles qui se mettent la tête dans le sable. »
Nicolas Mickey, *Le Quotidien*, 26 février.

Autres Nouvelles

Une enquête qui va effrayer les candidats à l'immigration

L'Institut National des Etudes Démographiques a procédé auprès de treize mille membres de la communauté algérienne en France à une enquête approfondie sur leurs conditions de vie.

Il semble que ce travail n'aie pas reçu dans la presse Française l'écho qu'il mérite. Et pour cause...

La presse Algérienne a en revanche tiré de cette enquête des conclusions accablantes pour notre pays : les immigrés algériens sont, dans l'Hexagone, soumis à des conditions de vie littéralement «épouvantables» (*sic*)

Au premier rang des épreuves imposées aux malheureuses victimes d'une colonisation à rebours, les unions mixtes.

«la moitié des garçons et le quart des filles vivent avec un conjoint français.»

ont relevé les enquêteurs. La presse d'Alger y voit « Une attitude intolérable... » et dénonce ce « signe d'un effritement de la cellule familiale algérienne en France. »

Bien entendu, remarquent les enquêteurs, le chômage sévit dans la communauté immigrée et les revenus des travailleurs sont «bas»

Autre constatation: les logements sont «précaires, exigus, d'un confort rudimentaire, vétustes et mal situés».

En outre la communauté algérienne se trouve «confrontée à la ségrégation et la xénophobie ressenties à tous les stades de la vie, au travail, à l'école et tout simplement dans la rue.»

Enfin, l'Islam est délaissé par près de 70% des algériens «les mosquées accueillant de moins en moins de monde». A l'évidence, les

résultats de cette enquête sont un camouflet pour la patrie des droits de l'homme qui apparaît, aux yeux du Tiers Monde comme un véritable enfer dont il faut s'éloigner à tout prix.

Le risque est donc grand, si les résultats de l'INED venaient à être largement diffusés, de voir les Algériens qui sont en France se préparer sérieusement à rentrer chez eux et ceux qui envisageaient d'y venir, renoncer à leur projet.

Le phénomène pouvant même s'étendre aux autres immigrés ou candidats à l'immigration de toutes les communautés africaines.

Il faut espérer que personne n'aura l'idée saugrenue de diffuser ces informations inquiétantes dans les pays exportateurs de chance.



Et c'est ainsi...


par ADG

“**T**out bien considéré” disait le grand Kipling, “il n’y a que deux sortes d’hommes dans ce monde : ceux qui restent chez eux et les autres”.

C’est pourquoi de tout temps on a crucifié de jeunes enfants gitans aux portes des granges sédentaires, craint les hordes barbares qui venaient souiller nos sillons ou ciller nos souillons, éprouvé la peur du loup, rejeté le chemineau et pourtant ouvert des terrains de camping. Le nomade, c’est l’ennemi, c’est le mythe d’Abel et Caïn, l’un, berger parcourant la montagne, l’autre, enraciné et jaloux de son frère qu’il tuera parce qu’il envie sa liberté ou, pourquoi pas, parce que ses troupeaux errants avaient piétiné ses cultures. A-t-on remarqué que toutes les grandes religions monothéistes sont d’origine pastorale ? Et que la pluie du matin n’arrête pas le pèlerin ?


C’est pourquoi il faut partir, faire le voyage qui forme la jeunesse, déforme les valises et réforme le planqué, aduler le papou, battre la grosse femme foulani, manger du gras missionnaire ou, à défaut, du plus sec ethnologue pour peu qu’il soit mariné (et s’il est amariné, attention à ne pas ressaler ni dessaler), traverser le désert de Nullarbor dans le grand train de nuit que regardent passer les kangourous aux yeux rouges, tresser des paniers, vivre comme Jack Lang sous la tente canadienne, aller chez sa boulangère qui a un bel écu et à qui on peut mettre la main à l’appât pour y flatter les miches.

Sortez de chez vous ou de chez les autres (veut-on un exemple d’infime différence pourtant parlante entre deux civilisations ? Je sens qu’oui. Là où la sagesse celte dit : “Je préfère ma fille à ma cousine, ma cousine à ma voisine et ma voisine à l’étrangère”, le proverbe touareg répond : “Moi contre mon frère, moi et mon frère contre notre cousin, moi, mon frère et notre cou-



Nomade’s land

- *Engeance de voyages*
- *Yeux rouges des kangourous*
- *Proverbe touareg*
- *Perles aux pourceaux*
- *Grandeur consécutive du monde.*



sin contre les voisins, nous tous contre l’étranger”) et faisons comme les aborigènes australiens un long “walkabout” à la recherche des pistes ancestrales.

Voyager facilite la circulation, celle des jambes mais pas celle des retours de vacances de neige. C’est pourquoi, avant de partir on usera de quelques précautions : ferrons le cheval, cajolons le calfat, louons le cordonnier. Si on se rend en Afrique, sachons dépouiller le pachyderme, cuisiner le crocodile et dire bonjour à Lucy, la bouffonne aïeule des heures les plus sombres de leur histoire. En Asie, on se méfiera des mineures et, en Chine, on ne regardera pas les pieds bandés des polies petites Chinoises. Au Japon, ne pas se débrider. Chez les Papoux, ne pas offrir une timbale en argent au premier né d’une femme : c’est généralement un jeune

pourceau qu’elle allaite après avoir masqué son bébé. Lui donner plutôt des perles.

Dans les pays scandinaves, ne pas entrer dans le jeu des contes ruraux : préférer la saga-cité. En Amérique, apparaître chauve peut vous faire passer pour discourtois aux yeux des tribus indiennes qui s’imagineront que vous les croyez capables de vous scalper. Ne demandez pas non plus à mâcher du pélican, c’est pemmican qu’il faut dire. En Russie, ne croyez pas que l’ouvrier agricole a un effet calmant sur les bonnes d’enfant : le proverbe selon lequel le moujik adoucit les nurses n’est en fait qu’un assez déplorable calembour dû à la plume pourtant généralement fine de Jean-Paul Grousset dans son célèbre ouvrage : “Si t’es gai, ris donc” (Julliard, 1963).

Bref, soyez nomade mais à bon escient. Ce n’est pas le tout de partir, on risque de mourir un peu. Mais, d’un autre côté, comme disait Pascal dans ses “Pensées”, “notre nature est dans le mouvement ; le repos entier est la mort”. Il faut voyager léger ; le baluchon est préférable à la malle qui est l’ennemie du bien, emporter une enclume est bien sot quand on va à la rencontre des forgerons. Chaussé des “semelles de vent” de Rimbaud, coiffé d’un impeccable Panama, quelques verroteries au fond de la poche pour se concilier le garde-champêtre ou le sorcier, vous serez tout prêt à affronter la poussière des chemins. Demain sera forcément un autre jour, vous aurez l’œil vif du vagabond qui préférera toujours la poule de luxe à la poule au pot, la mandragore à la ciboulette et l’horizon à la cellule.

Que ce soit dans une verdine, un roof ou la nacelle d’un ballon dirigeable, vous connaîtrez alors l’ivresse de celui qui a fait brûler sa maison. Le monde sera définitivement et entièrement à vous au moindre coût.

Laissez-m’en une petite part, car c’est ainsi qu’il sera grand.



*Sous mon
béret*
par Joseph Grec
Si clair...

Il l'avait imaginée plus grande, moins boulotte. Son œil de médecin et de cavalier aguerri s'était un moment posé sur la croupe ample de celle qui allait faire ou défaire sa carrière de nouveau ministre, un dimanche soir d'hiver. Curieusement, son cerveau se bloqua sur la mollesse, sur l'idée de mollesse. Mollesse des fesses. Des confitures gluantes. Des intérieurs de singe qu'il avait si souvent triturés. Des fauteuils où désormais ils s'asseyaient face aux trois caméras. Mollesse des bouées pneumatiques quand il apprenait à nager et des doigts de ce chanteur de rock restés quelques secondes près de sa main moite, dans l'obscurité de la place des Vosges. "Luttez contre votre mollesse", lui avait dit hier soir l'abbé Etcheverry qui l'avait baptisé quarante-neuf ans plus tôt. "Il en va de votre salut". Ne croyant en rien depuis longtemps, il avait promis cyniquement qu'il rappellerait les valeurs fondamentales portées par les humbles qui l'avaient élu, qu'il dirait la vie et non la mort. Déjà les projecteurs arrosaient son visage de premier communiant. Les publicités vantaient la lessive et les préservatifs à un franc. La bipède milliardaire toussa pour s'éclaircir la voix. Dans ses lentes bleutées s'incrustèrent, un quart de seconde, les yeux de l'abbé, durs et bons à la fois. Elle tressaillit sous son tailleur Hechter. Coupé. Bien coupé. Elle comprit que l'homme assis devant elle allait entrer dans l'histoire en trois phrases de vérité... Alors, elle poussa vers lui la photo de son oncle habillé en milicien et le plan des terrains frauduleusement usurpés durant la dernière guerre par une famille avide et pleutre. Le ministre s'entendit prononcer des phrases de néant tandis que les larmes d'une jeune bergère grossissaient un gave déjà lourd de sanglots.

Joseph Grec

Stratégies

Chirac plus fort que Hitler

Chirac va accomplir un tour de force dont même les Allemands n'ont pas été capables en 1940 : détruire 59 % de l'armée de terre.

Ainsi, de 1983 à l'an 2002, si le projet Chirac est achevé, l'armée sera réduite de 15 à 6 divisions.

Pour beaucoup de petites villes, la perte d'un régiment sera une véritable catastrophe économique : Olivet, petite commune des bords de Loire, va perdre ses deux régiments de chars, le sixième et le huitième ; Lunéville, en Meurthe-et-Moselle, déjà traumatisée en 1933 par la perte de sa cavalerie, perdra les 2 000 hommes du 53e régiment de transmission ; Noyon va perdre le 8e d'infanterie (est-ce pour le punir d'avoir massivement voté pour Pierre Descaves aux municipales ?) ; Gap se remettra-t-elle du départ du 4e de chasseurs ? Et que dire de nos possessions d'outre-mer ou de nos bases africaines, qui voient dissoudre 11 brigades ou régiments d'élite, qui prouvèrent pourtant leur utilité...

Toutes les armes sont

concernées ; la réforme menace 108 régiments sur 186, soit :

Pour l'infanterie : 16 régiments (1er, 3, 5, 8, 24, 27, 35, 41, 43, 57, 88, 92, 99, 110, 126, 152e), quatre brigades d'infanterie de marine (6, 23, 41, 43e), deux régiments d'infanterie de marine (9, 72e), trois régiments de chasseurs alpins (7, 13, 27e) et trois régiments de marche (Tchad, 1er, 6e).

Pour l'artillerie : 14 régiments (1er, 2, 8, 12, 15, 16, 20, 32, 40, 53, 57, 61, 74, 401e), deux régiments d'artillerie de marine (1er et 3e) et le 83e régiment d'artillerie de montagne.

Pour les blindés et la cavalerie : le 3e régiment de cavalerie, trois régiments de chasseurs (1er, 3, 4e), sept régiments de chars (1er, 3, 4, 6, 11, 12, 507e), trois groupes de chars (8, 16, 19e) et quatre régiments de dragons (1er, 2, 3, 5e).

Pour les parachutistes : trois régiments de chasseurs parachutistes (1er, 3, 9e), deux régiments de parachutistes d'infanterie de marine (2, 6e), le 3e régiment d'hélicoptères et le 5e RIAOM de Djibouti.

Pour le génie : six régiments (1er, 4, 7, 13, 19, 71e).

Pour les transmissions : deux brigades de transmissions (29, 48e), douze régiments de transmissions (1er, 8, 18, 38, 40, 42, 43, 45, 51, 53, 88, 526e), le groupe de soutien corse.

Pour le transport et le soutien : deux régiments de circulation routière (601, 602e), l'escadron de liaison EMAT et le 708e groupe de Chalon-sur-Saône, quatre brigades de soutien (EEB, 10, 42 et 53e), six régiments de soutien (2, 5, 7, 10, 12, 27e) et quatre régiments du train (15, 121, 503, 515e).

Beaucoup d'unités détruites, notamment les dragons et les chasseurs, s'étaient couvertes de gloire sous Napoléon. Le 2e Dragon, qu'évoqua Raspail dans *Le Camp des Saints*, et qui est actuellement basé à Couvron, s'était illustré lors de la campagne de Russie.

Notre armée va perdre 100 000 hommes en six ans, passant à 136 000 soldats. A peine plus que ce qui nous était autorisé par le Reich sous Vichy...

Henri de Fersan



Le journal de Séraphin Grigneux

«Homme de lettres»

par Daniel Raffard de Brienne

Le 1er mars 1996

S'il prenait à quelqu'un l'indiscrète fantaisie de parcourir mon journal, ce quidam pourrait s'imaginer qu'au long des dernières semaines j'ai réservé toute mon attention aux agitations temporelles ou posthumes de nos feus ou futurs feus présidents de la République. Il se tromperait car je travaille, et même beaucoup. Mais à une œuvre qui n'appelle guère de réflexions dignes d'être consignées ici.

On m'a, en effet, commandé une série de romans érotiques. Leur rédaction n'exige qu'un peu de routine, mais ni vrai talent, ni intrigue savante, et encore moins d'imagination. Il suffit d'accumuler les situations licencieuses, les propos salaces et les détails grivoles, toujours les mêmes. Les mœurs sont contents et en redemandant sans cesse. Comme le choix des obscénités est très réduit, je les ai notées sur des petits papiers que je tire au hasard. Il m'arrive de recopier des passages d'un livre sur l'autre, et même des chapitres entiers ; personne ne s'en aperçoit.

Je sélectionnerai quelques pages bien croustillantes pour alimenter la propagande anti-sida dans les écoles. Ce faisant, je vise les palmes académiques.

Le 6 mars 1996

Avec tout cela, mon "Decujus" reste en panne. Un aimable citoyen m'a signalé que Scarron, le premier mari de la deuxième Madame Louis XIV, avait aussi buté sur la rime de "perde" et ne s'en était tiré que par une médiocre pirouette. "Premier mari de la deuxième femme", la situation pouvait jadis paraître compliquée, mais ce n'est rien en comparaison de celles de nos ministres passés et présents chez qui l'on compte plus de divorcés remariés que d'inculpés (c'est dire !). Certain ministre a même pris la femme d'un autre ; il doit y avoir de la gaffe dans l'air lors des réceptions à l'Elysée.

Mitterrand avait simplifié tout cela : il cumulait. Sa première veuve, la légitime, vient de sortir un livre sur son cher disparu. Je comprends maintenant ce qu'elle reprochait à celui du docteur Gubler : il l'avait coiffée au poteau. Pourtant son livre était sûrement déjà composé et les épreuves corrigées lors de la dernière maladie du défunt. Il n'attendait plus que le bon à tirer du médecin légiste.

Le 11 mars 1996

J'aime, en allumant au hasard ma télévision, saisir au vif des scènes de la vie quotidienne qui me reposent de mes créations romanesques. Ce matin, je tourne donc le bouton et je

tombe sur du plus que banal : un professeur qui se fait rosser par ses élèves. A la longue tignasse et à la barbe broussailleuse (barrée de débris de lunettes) je reconnais un de nos bons maîtres laïcs, mais l'affaire se passe apparemment à Tizi-Ouzou ou à Sidi-bel-Abbès. Quoique...

Quoique le contingent de visages noirs me paraît trop important pour une école arabe. J'écoute le commentateur : en fait, nous sommes tout près de Paris, à La Garenne-Colombes ou à Chanteloup-les-Vignes, des noms qui fleurissent bon le terroir de chez nous.

Que se passe-t-il donc ? De mon temps, il n'y avait d'autre violence à l'école que la taloche qu'un maître nerveux pouvait décocher à une tête de bois pour y faire entrer la règle de trois. Actuellement, on est à créer un service "SOS professeurs battus" (sic). On croit rêver : pourquoi pas un SAMU pour pions défenestrés ? Les Casques bleus ne tardent pas à débarquer et à augmenter la pagaie.

Comment en est-on venu là, alors que cela fait plus de cent vingt ans que les instituteurs républicains s'appliquent avec ténacité à inculquer les Principes Sacrés de 1789 ? Je me surprends parfois à penser que les Vainqueurs de la Bastille auraient mieux fait de se casser une jambe et de rester chez eux certain 14 juillet.

Attention, Grigneux, tu blasphèmes.

Carnets

par Pierre Monnier

Le "Figaro" rapporte que Duras, à qui l'on avait proposé Romy Schneider pour le rôle principal de son film "La Voleuse", s'était récriée : "Ah ! non !... Je ne veux pas de cette SS !"

J'ai toujours cru que le choix d'un interprète était fonction de son talent, de son physique, de sa possibilité d'identification au personnage et autres traits du même genre... Et en plus, il n'apparaît pas que Romy Schneider ait eu le moindre rapport avec la Waffen-SS...

On fait aussi grand cas de ce que la mère Marguerite avait écrit de Christine Vuillemin : "forcément sublime"... Ce "forcément" fait l'objet de manifestations extasiées... Quelle audace ! Quelle originalité ! Quelle nouveauté !

Eh bien non. Ce n'est ni original, ni nouveau... En 1953, Céline termine ainsi la page d'introduction de "Mea Culpa" : "Dans la vie, le bien, le mal, tout se paye... Le bien, c'est plus cher... Forcément."

Le député Alain Marsaud déclare à Christine Okrent : "J'ai dit non à Maastricht... La majorité a voté Maastricht... Je vais dire oui à Maastricht". Un peu comme on disait : "Je n'aime pas le rutabaga mais, comme 51 % ont dit que c'était bon, je vais en manger."

Le gouvernement baisse de 4,5 % à 3,5 le taux d'intérêt du livret A en espérant que les Français réinvestiront dans la consommation : les Français retirent vingt-cinq milliards, qu'ils réinvestissent aussi sec dans des placements plus rémunérateurs.

Le plus étonnant, c'est l'étonnement de nos dirigeants étonnés. Belle fraîcheur d'âme.

« Que l'esprit "mangouste" nous anime ! »

Céline



Ecolo-

les fantassins de

Madame Voynet, qui ne représente à peu près personne dans ce pays, est donc à ce titre une vedette obligatoire des médias à collier. Il y a quelques mois, elle fit beaucoup de bruit à propos des essais nucléaires dans le Pacifique et des résidus de populations polynésiennes qui avaient commencé à se déliter bien avant que Marie Curie ne soit née.

Or, on aura remarqué qu'au cours de ses divagations coraliennes elle était accompagnée de "paysans du Larzac" ! Une espèce que l'on croyait disparue mais qui se reproduit, semble-t-il, régulièrement dans ses rejets fiévreux et tristes.

D'autant qu'elle survit fort bien de subventions étatiques de toute sorte, à commencer par le RMI, manne miraculeuse pour les Causses. Sans compter les primes bruxelloises, arrivées juste à temps pour sauver une "agriculture" soixante-huitarde exsangue.

La dictature bureaucratique communautaire, en effet, est la parfaite mécanique dont avaient besoin les griboilles échappés des chaudrons universitaires. Le retour à la terre des philosophes de pavé et autres braillards de campus a été, on s'en est peu vanté, un superbe fiasco. Et ce ne sont pas les quelques rescapés plus astucieux, jouant du pipeau écologique ou profitant adroitement de l'engouement passager pour le "camping à la ferme", qui changeront

quelque chose à cette lamentable équipée.

Dès lors se pose une question simple : tout cela fut-il vraiment le fruit du hasard ? L'échec des expériences écolo-gauchos n'aurait-il pas, au contraire, été l'indispensable argument dont a usé et abusé le complexe agro-industriel pour se débarrasser de sa paysannerie ? Et substituer, à la formidable civilisation rurale européenne, l'imbécile culture issue de Jussieu-Nanterre ?

En somme, sans ces doux connards avec leurs chèvres et leurs bergeries de moyenne montagne, sans le romantisme débile des "combattants du Larzac" des années soixante-dix, sans l'énorme propagande montée autour de l'imposture écologique, aurait-on pu aussi facilement détruire la société paysanne et, en une génération, imposer à la fois la mécanisation outrancière d'aujourd'hui systématiquement pratiquée, les techniques ou façons culturelles qui ont saboté le paysage français et la mise en place d'une économie alimentaire basée sur la production en masse de substituts toxiques aux nourritures naturelles d'autrefois ?

C'est que, rapidement, dans les lycées agricoles, les chambres d'agriculture, les syndicats, la Banque verte... et les médias, bref, tout ce qui avait autorité ou pouvoir pédagogique, fut diffusée l'idée que les futures générations auraient à choisir : soit une agricul-

ture "moderne", "dynamique", celle des jeunes chefs d'entreprise performants, montés sur leurs tracteurs et leurs moissonneuses à la Mad-Max, soit le pitoyable spectacle d'une agriculture "écolo-biologique" traînant ses échecs et ses misères. Haillons et crasse. Soja germé et poil de bouc.

Pour l'immense majorité des enfants de paysans à partir des années soixante-dix, l'alternative n'existe même pas : ce fut "en avant toute" sur la route lumineuse de la modernisation sans états d'âme. Pour l'évidente raison que l'écologie agricole sombra si bien dans le ridicule que la jeunesse des campagnes revendiqua fièrement une césure radicale d'avec les barbus paléo-révolutionnaires.

Or, ce faisant, ils ne réalisèrent pas comme ce geste les coupait définitivement des seules racines propres à ce pays. Le piratage de l'idée même d'agriculture par les anarcho-trotskyistes d'il y a trente ans est l'une des inepties philosophiques majeures de ce siècle. Rien n'est plus éloigné, en effet, de la notion vraie d'écologie que ces groupes de bolcheviques en peau de lapin, nourris au béton, le cerveau bourré de purée droite-l'hommarde à la sauce multiraciale. Toutes choses profondément étrangères aux "Georgoi" façonnés par cinq mille ans de "naturalisme conservationniste", comme disent les Américains.

Le paysan est par nature, atavisme, expérience, défenseur d'inégalités. Il est protectionniste. Individualiste. D'instinct il se méfie de l'étranger, du néologisme, du changement. Il possède, religieusement, le culte de la tradition porteuse de pérennité et de lenteur. Perfectionniste, tatillon, il ne conçoit par ailleurs d'autre fraternité que dans la relation la plus étroite avec sa terre et avec ses morts. Pour lui, l'ennemi privilégié, c'est le villageois. En sorte que la mégapole, avec son vacarme technologique, sa rumeur babélienne, ses foules bigarrées, déracinées, déboussolées, annonce à ses yeux le monde apocalyptique qui succédera obligatoirement à la civilisation rurale détruite.

Le soi-disant écolo soixante-huitard représente donc une sorte de caricature de tout ce que le paysan détestait. Et cette détestation fut à ce point radicale qu'elle engloba aussitôt tout ce qui, de près ou de loin, paraissait issu ou relié à la mouvance écologique. D'autant que le matraquage médiatique ne cessa de développer l'impression que l'écologie était née de l'idéologie gauchiste des années soixante/soixante-dix et que la défense de l'une passait nécessairement par la promotion de l'autre. De surcroît, le mensonge résistancialiste ayant définitivement imposé la haine obligatoire de tout ce qui faisait référence à la tradition et refermé la parenthèse



gauchos

l'agro-chimie industrielle

honteuse que l'on sait sur la période échue en mai 1945, il devenait difficile et dangereux d'oser rétablir certaines vérités.

Notamment le fait que, grâce à Walter Darré, le IIIe Reich aura été, au XXe siècle, le seul Etat à soutenir une politique écologique aggressive. Que les fondateurs de l'agriculture organique, Steiner, Pfeiffer et Seifert trouvèrent dans la hiérarchie NS, et singulièrement auprès de Rudolf Hess, un soutien décisif. Et si un conflit grave finit par opposer, après la disparition de celui-ci en 1941, les trois savants et l'Etat, la cause de cette rupture ne fut pas l'écologie, mais le parti pris anthroposophique de Steiner que ne pouvait admettre l'organisation mystique d'une SS politique en pleine ascension.

Les "Grünen" allemands, gardant de leur petite enfance dans la Hitlerjugend de fortes nostalgies pour les Wandervögel du début du siècle, s'emparèrent de la carapace écologique. Bien entendu, mai 68 étant passé par là, ils la vidèrent de toute sa substance traditionnelle, identitaire et raciale. Pour en faire le salmigondis gauchiste que l'on connaît : petits oiseaux-cui-cui, tapiocas et pousses de bambous. Renforcé de communes bolcheviques, de prétendue justice sociale égalitaire et d'universalisme béat n'ayant pas grand rapport avec la réalité rugueuse de la survie rurale.

En France, le même mouve-

ment se développa. Hémiplogique dès l'origine, puisqu'il se présentait comme étant de génération spontanée. Or on ne peut, surtout chez nous, parler d'écologie sans se référer à Alexis Carrel. On ne peut encore moins évoquer l'agriculture biologique en occultant son initiateur, le bon Père Lemaire, secrétaire à l'Agriculture du maréchal Pétain. Le puissant mouvement naturaliste français qui gravitait autour de Geffroy ("La Vie Claire"), de Racineux, d'Emile Honoré et de tous ceux qu'Henry Coston vient tout juste de rappeler à notre mémoire (*), tente désespérément d'empêcher que ne triomphe l'agro-chimie aujourd'hui toute-puissante. Hélas, en 1945, la plupart se retrouvèrent dans le camp des exclus. C'est donc sur ce monde bâillonné que les imposteurs de mai 68 vinrent s'installer.

Car, au-delà des gribouilles incultes qui prétendent refaire le monde avec des peaux de mouton, existe une profonde et intelligente doctrine complètement immergée dans le terreau de notre Tradition. L'agriculture biologique est vieille de milliers d'années. Elle est riche de centaines de générations de paysans de nos terroirs. Elle possède pour l'affermir dans sa résurgence contemporaine des savants à l'irremplaçable sagesse. A des quantités d'années-lumière des Jaquart et des Ruffié dont se gargarisent les médias panurgiques. Ainsi en est-il de l'ingénieur Jean

Boucher (**) qui, fort de ses quatre-vingt-cinq ans d'expérience, a largement démontré la nocivité de l'agro-chimie moderne et l'essentielle nécessité, par exemple, du compost et du magnésium dont se moquent éperdument les agro-gnomes secrétés depuis cinquante ans par tous les instituts d'Europe.

En confondant sciemment les jobards écolos et les "traditionalistes" ruraux, en jetant dans le même panier les Voynet-Waechter-Lalonde et les défenseurs de la paysannerie réelle, les médias conduisent une opération de guerre dont nous commençons seulement à saisir l'ampleur.

Nul doute : cela ne relève en rien de l'improvisation. Une fois encore, on peut voir comme tout ce qui relève de mai 68 n'est que camouflage mondialiste.

- Sans les écolo-pacifistes des années soixante-dix, le complexe militaro-industriel URSS-USA (Vodka-Cola) n'eut jamais pris la dimension qui fut la sienne.

- Amnesty International accompagne à l'évidence le grand mouvement totalitaire qui n'en finit plus de barbelier le monde "démocratique".

- GreenPeace, qui n'a jamais empêché aucun essai nucléaire, est l'alibi des bonnes consciences, intellectuelles par antiphrase.

- Les ONG de tout poil vivent, se multiplient et prospèrent dans toutes les guerres civiles post-Nuremberg.

- Et, bien entendu, les écologauchistes ex-soixante-huitards ont permis qu'en une génération cinq mille ans d'agriculture-nature basculent dans l'ignoble malfaisance appelée agro-chimie mécanisée.

Est-il temps vraiment de rendre à l'homme sa place quand c'est un monde-prison qui l'assaille de toutes parts ? Peut-on encore casser ce monde et revenir vers la liberté millénaire de nos ancêtres ? Est-ce rêver que de croire, face à la toute-puissance des cyniques, au retour à l'intelligence ?

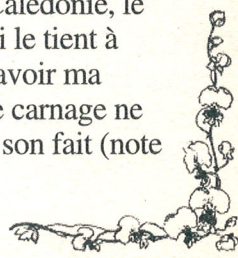
Questions... Questions... Et se peut-il, surtout, que tout cela se fasse sans quelque formidable carnage ? (***)

Gilbert Monchanin

(*) "Lectures françaises", DPF, Chiré-en-Montreuil, 86190 Vouillé, n° 457.

(**) "Association française pour l'Agriculture biologique" (AFAB), 3 rue de Mourzouk, 44000 Nantes. Lire surtout de Jean Boucher : Une Véritable Agriculture biologique.

(***) Qu'on se rassure toutefois : pour avoir vu Gilbert Monchanin extrêmement mou sur l'éradication de sa colonie de faisans, moyennement tiède quant au génocide de ses employés néo-hébridais en Nouvelle-Calédonie, le parquet, qui le tient à l'œil, peut avoir ma garantie : le carnage ne sera pas de son fait (note d'ADG).



Lettres de province

Un bel exemple d'intégration

Natif de la Dombes, le pays aux mille étangs, j'ai retrouvé dans des papiers de famille un document qui me paraît entrer dans le cadre des "lettres de province" que vous vous proposez de publier dans le "Libre Journal". Il s'agit d'une communication rédigée voilà un siècle et demi à propos de deux villages pas très éloignés des lieux de mon enfance. Le premier est Boz, une bourgade de trois cent cinquante habitants, dans l'Ain, l'autre est Uchizy, un bourg de sept cents habitants, en Saône-et-Loire. Voici le texte étonnant de ce document.

« On trouve dans quelques communes qui avoisinent les bords de la Saône, et notamment à Boz et Huchizi [*sic*] une race d'habitants que la tradition fait descendre des Sarrasins qui inondèrent la France au VIII^e siècle.

Il résulte des recherches faites par M. Riboud, correspondant de l'Institut, qu'il y a trente ans [c'est-à-dire en 1800] ces communes présentaient encore, pour le langage, le costume et les usages, des différences complètes avec les pays environnants et qui devraient leur faire assigner une origine orientale.

Les *Chizerots*, c'est le nom qu'on donne aux habitants d'Huchizi, ont l'air fier et rude, la physionomie spirituelle, les yeux noirs et vifs, les sourcils épais, les cheveux bruns, le nez long et bien fait, les dents très blanches, le teint fortement coloré ... La coupe, la lon-

gueur et les plis de leurs habits rappellent le costume oriental. Ils portent de larges culottes plissées comme celles des Turcs, des vestes longues bleues ou vertes, bordées avec un galon lilas ou d'autre couleur tranchante ; un de leurs habits nommé *hecotton* est vert, galonné d'un vert plus pâle, chargé de plis et pendant jusqu'à



mi-jambe ... Les *Chizerots* ne se servent pas de boutons mais ferment leurs habits avec des agrafes. Le costume des *Chizerotes* diffère de celui des autres femmes du département. Leurs robes sont ornées de broderies, de cordonnets colorés en forme d'arabesques. Elles ne portent pas de bas mais des guêtres de toile et ont pour chaussures, l'été, des babouches et, l'hiver, de gros souliers ou galoches. Elles portent sur leurs robes de gros surtouts de toile qui descendent à mi-cuisse. Leur coiffure est un petit bonnet brodé sur lequel elles portent une grande

toque en feutre de forme conique ou une espèce de turban en laine frisée.

Les *Chizerots* cultivent le sarrasin, le maïs et le millet avec lesquels ils composent un mets qu'ils nomment le *pilé* [le *pilaf* des Arabes]. Ils ne se marient qu'entre eux et, pour empêcher les filles pauvres de faire un mariage hors de leur village, ils se cotisent afin de leur faire une dot. Dans leurs fêtes, les hommes et les femmes sont séparés et leurs danses évoquent la *farandole* et la *pyrrhique*. Leurs maisons, décorées de pilastres et de colonnes, ont un aspect oriental. Leurs cheminées, ornées de cordons et de sculptures, s'élèvent très haut.

Dans leurs maladies, ils font usage du frottement et du broiement que les Arabes appellent *massage*. En enterrant un défunt, ils mettent dans la bière quelques ustensiles. Une de leurs exclamations usuelles est le mot *Alla*. La patience et l'indifférence des *Chizerots* semble puiser sa source dans le dogme du fatalisme et monsieur Riboud cite plusieurs mots de leur langage, qui est tout à fait différent du patois des villages voisins et dont le sens et la prononciation ont de l'analogie avec la langue des habitants des contrées de l'Espagne qui ont été occupées par les Maures. »

L'amusant est que ces deux villages sont à moins de cent kilomètres des banlieues occupées de la périphérie lyonnaise...

A. H. (Chalamont)

Mitterrand

Dans la bergerie de l'être

Latché est une bergerie et Mitterrand, tel Heidegger ou Jünger dans leur Forêt-Noire, y a fait office de berger de l'être, de grand veneur. En marge de ce monde, il fascinait les Français par son repli stratégique, véritable retraite spirituelle, de Latché.

Latché est un lieu où les extrêmes se rejoignent, où l'éternité et l'instant se touchent dans une espèce de communion étrange. « Latché, qui se trouve au milieu d'une clairière perdue dans la forêt landaise ... je me trouve au milieu d'un million d'hectares de forêt de pins, de chênes ». Ce lieu forestier prépare l'esprit à la méditation : « A Latché, la soirée se prolonge. Autour de moi, on parle de la vie, de la mort, des origines du monde, de l'existence de Dieu, de l'au-delà et du néant. Dans les deux camps, on bataille ferme. Des deux côtés, quelle certitude ! On démontre. On décide. On tranche. J'écoute et pense que, si j'aime ceux qui se posent des questions, je me méfie de ceux qui trouvent », écrit-il dans *L'Abeille et l'Architecte*. Le patriarche officie en toute ambiguïté dans sa ferme. Il est vrai que, pour lui, l'expérience réelle, la vraie vie se

passé des mots, facilement des hommes en tout cas, et qu'elle transite par les abeilles, l'errance avec les chiens, le guet ou les ânes. Elle dépasse le simple cadre de la ferme et se nourrit de silence et de méditation. Mitterrand aime à répondre par le silence : « A chacun sa drogue. La mienne est le silence. Comme il se doit, je l'aime et je le crains. Mais, sans lui, je perds ce sens subtil qui permet de communiquer avec l'âme des choses. » Mitterrand avait vécu une émotion esthétique similaire près d'un détroit, celui de Corinthe, dont on connaît le symbolisme traditionnel : passage entre un monde et un autre, entre un état de l'être et un autre.

La mort est passage, elle est une traduction, qui nous permet de connaître l'infini et l'invisible. Elle est une médiatrice. C'est dans ces lignes sans doute que le plus fort trait de caractère de François Mitterrand, dont on sait par ailleurs le goût pour les pierres tombales des grands auteurs, apparaît. Le pèlerinage dans des lieux chargés de mystère est dès lors essentiel pour découvrir la force des esprits, la relation ténue à la vie et à la mort.

On se souvient que pour Mit-

terrand la Sibérie est un vocable fascinant : « Se créait à la longue un envoûtement magnétique qui absorbait toute pensée. A force d'attention, je me sentais dissoudre et me fondre dans un être sans limites et je me répétais cette phrase de Tennyson dont la lecture m'avait naguère intrigué et qui s'éclairait maintenant : "C'est le limpide du limpide, le certain du certain, l'étrange de l'étrange, totalement au-delà du langage, où la mort est une impossibilité presque risible" ».

Un autre pèlerinage le mène en 1976 à Massada, « l'admirable roc en sentinelle sur la mer Morte. L'an 76 avant Jésus-Christ, sur cet étroit plateau découpé en plein ciel, quand ils eurent compris que les Romains avaient vaincu, les derniers défenseurs zélotes, et ils étaient huit cents, hommes, femmes, enfants, choisirent de se donner la mort ». Voici la leçon qu'en retire le visiteur : « Unité de ce peuple qui a su mourir pour durer » (*L'Abeille et l'Architecte*, p. 217). On retrouve l'idée de mort et de renaissance pressentie au-dessus du Mexique, lorsque notre visionnaire survole d'antiques cités précolombiennes.



Ecrivains

Gilbert de Gironde,

Par Maurice

Le 7 décembre 1914, dans un secteur de Belgique, un jeune prêtre était frappé en plein front par une balle prussienne, au moment où il quittait la tranchée pour donner la suprême bénédiction à deux malheureux chasseurs alpins qui agonisaient non loin des lignes allemandes. Il avait été ordonné prêtre quatre mois auparavant, le 2 août, et avait dit sa première messe le matin même du jour où il rejoignait son dépôt, à Montpellier. Pendant ces quatre mois, caporal, sergent, puis sous-lieutenant, il se dépensa sans compter : il fut une des forces spirituelles dont Maurice Barrès a décrit l'action purificatrice et vivifiante. Il fut, selon la parole même d'un de ses chefs, "l'homme miraculeux" d'où jaillissait un ardent foyer de chaleur et de lumière. Depuis sa mort, ses compagnons d'armes, sans vouloir préjuger des décisions de l'Eglise, le considèrent comme un saint et, au fond de leur cœur, invoquent son appui céleste auprès de Dieu.

Ce prêtre, dont un héros d'Homère eût envié la mort, avait 33 ans : il s'appelait Gilbert de Gironde et appartenait à la Compagnie de Jésus. Il était né à Toulouse, le 9 mai 1881, d'une famille qui, durant des siècles, s'était transmis le précieux trésor des traditions chrétiennes et de

la fidélité à toutes les nobles causes. Son grand-père, cet exquis comte Fernand de Ressaiguier qui, durant un demi-siècle, fut secrétaire perpétuel de l'Académie des Jeux-Floraux, lui communiqua son amour des lettres et sa vive passion pour les arts. Après de brillantes études à Toulouse, au collège Sainte-Marie, puis à l'Ecole de droit, il avait été secrétaire de rédaction de la revue toulousaine *L'Ame latine*, où il avait publié des études littéraires très remarquées. Continuant les délicates traditions de son aïeul, "il aimait, nous dit M.Armand Praviel, à réunir chez lui les jeunes poètes du cénacle toulousain, qui appréciaient hautement son esprit étincelant, son urbanité exquise et sa riche culture".

En 1905, entraîné par une "vocation religieuse irrésistible", il était entré au noviciat que les jésuites, expulsés de France, avaient fondé en Belgique, à S'Heeren-Elderen, puis en un scolasticat français de Hollande, où il compléta ses études philosophiques et scientifiques, et un autre scolasticat français, celui-là proche de Bruxelles, où il suivit les cours de théologie, préparatoires au sacerdoce.

Gilbert de Gironde, partout où il passa, conquiert un ascendant extraordinaire sur les âmes qui lui furent confiées. D'une belle intelligence et d'un

charme enveloppant, il déploya pour le service de Dieu l'étonnante puissance de séduction dont la Providence l'avait doté. C'est bien de lui que l'on peut écrire ce que saint Grégoire de Naziance disait de saint Basile : qu'il fut "prêtre avant d'être prêtre", ce que Bossuet traduit ainsi : "il fut prêtre avant d'en avoir l'ordre et la dignité". Sa piété, éclairée, rayonnante, lui faisait considérer toutes choses du point de vue surnaturel, du point de vue de l'éternité.

Un tel homme devait, quand sonna le tocsin de la mobilisation, atteindre aux plus hauts sommets de l'héroïsme et de la sainteté. Il aurait pu se faire enrôler comme infirmier ; mais il voulut se sacrifier jusqu'au bout, prendre toute sa part des fatigues, des souffrances, des privations qu'éprouvèrent tant de jeunes gens arrachés à leur foyer, souvent au sortir du collège, et jetés en pleine fournaise. Il s'engagea au 31^e d'infanterie et reçut à Gerbéviller le baptême du feu.

Ce que fut Gilbert de Gironde, en Alsace, en Belgique, nous le savons, non par lui-même car son courage n'eut d'égal que son humilité, mais par ses camarades, par ses chefs, qui admirèrent chez lui un prodigieux animateur, un de ces professeurs d'énergie à qui nous devons la vic-

toire. C'est l'esprit, en effet, le cœur, qui ont vaincu dans la grande guerre, comme l'affirma le visionnaire, tour à tour génial et fumeux, Joséphin Péladan ; la Culture s'y dressa contre la Kultur, opposant à la brutalité, à la lourdeur, au matérialisme allemand, la gentillesse, l'élégance, l'idéalisme français. Une lettre de Gironde à un ami nous montre quel fut le ressort qui actionna cette volonté ; ce ressort, c'est l'intelligence, l'esprit dans le sens latin, *spiritus*, qui l'éleva au-dessus des contingences terrestres, lui fit accepter toutes les immolations, tous les renoncements. Gironde fut un grand intellectuel, que les fortes études philosophiques avaient plié aux disciplines d'idées et qui puisa dans son intelligence même le secret de ses initiatives et de ses audaces. *Da mihi intellectum et vivam*, dit le Psalmiste.

Son œuvre littéraire, déjà considérable, quoique encore inédite, mais que les lettres catholiques espèrent connaître un jour, est tout auréolée, nous dit-on, de cette admirable et solide culture classique, dont les rameaux puissants se nouent si harmonieusement à l'arbre de la foi chrétienne. On comprend aisément à quel point ces dons invincibles se muèrent, devant l'ennemi, en flambeau d'amour patrio-



de France

« l'homme miraculeux »

d'Hartoy *

tique, en instrument de victoire.

Quand Gilbert de Gironde mourut, ce fut comme un phare qui s'éteignit. "Il était le palladium du régiment", dira de lui quelqu'un qui l'a bien connu et, mieux que tout autre, peut témoigner de sa valeur morale.

Pendant quatre mois, il joua à cache-cache avec la mort, sollicitant les missions les plus périlleuses, allant surprendre jusqu'au parapet des tranchées allemandes les propos des sentinelles, traversant la ligne de feu pour secourir un blessé ou absoudre un mourant. Ni la terre éventrée qui retombait en pluie sur sa tête, ni les balles qui sifflaient autour de lui ne le détournèrent jamais de sa route, ne le firent reculer d'un pas. Il faut avoir été combattant d'infanterie pour savoir ce que vaut une telle volonté. Jamais on ne pourra dire assez haut ce que fut cette âme de chef et d'apôtre...

"La plus cruelle guerre que Dieu puisse faire aux hommes en cette vie, a dit Pascal, est de les laisser sans cette guerre qu'il est venu apporter". Gilbert de Gironde n'avait point souhaité la guerre ; mais, quand celle-ci éclata, il tressaillit et sentit bouillonner en lui le sang belliqueux d'innombrables générations de soldats et de marins. Il a, dans une de ses correspondances, un

mot bien caractéristique sur l'atmosphère des tranchées, sur cette brise salubre qui chasse les miasmes et débarrasse l'air de ses impuretés :

"Plus les hommes sont rapprochés du feu, plus ils sont purifiés par la guerre. Dans l'infanterie des tranchées, c'est magnifique ... Les diverses formations de l'arrière y gagnent en raison inverse du carré de la distance, et, à l'extrême bout, y perdent carrément."

Jamais il n'eût consenti à s'engourdir dans le morne isolement d'une caserne ou d'un hôpital, parmi les "défaitistes" dont les propos insinuaient peu à peu à l'arrière un subtil et pernicieux poison. Il lui fallait, non peut-être la guerre de taupes à laquelle, si la mort en avait laissé le temps, il se fût adapté comme les autres, mais le danger sous toutes ses formes, la première ligne, l'avant, le vrai front, où l'on peut, disait-il, *"avec la grâce de Dieu, atteindre des âmes plus vraies, plus sincères, c'est-à-dire meilleures et plus nobles"*, où l'on conçoit mieux *"l'inéluctable nécessité d'une élite"*.

Il me faudrait des pages et des pages pour peindre comme il convient cette grande figure de prêtre-soldat, l'une des plus belles parmi les figures héroïques, pourtant si nombreuses, du clergé français.

Humblement, gravement, il s'est dévoué, il a lutté, il est mort, réfutant, par sa sublimité, les mensonges dont certains calomniateurs cherchèrent à souiller sa famille religieuse, répondant, par son dévouement et son sacrifice à la patrie, à l'exil et aux spoliations dont la patrie l'avait frappé. Pour tout dire, il a vécu sa foi jusqu'au summum.

D'ailleurs, comme l'a dit M. Pierre Suau, ce n'est pas seulement au Père de Gironde, *"c'est au sacerdoce français que l'on pourrait décerner cet ordre du jour de l'armée"*, que le gouvernement de la République déposa comme un remords mêlé de reconnaissance sur la tombe du héros :

"De Gironde (Gilbert-Louis-Joseph), sous-lieutenant au 31^e d'infanterie, prêtre dans la vie civile et arrivé au régiment comme soldat réserviste, devenait vite pour ses chefs un auxiliaire dévoué, et, pour ses camarades, l'ami qui conseille, soutient et reconforte. A toujours été volontaire pour remplir les missions délicates et périlleuses, a réussi par son audace à rapporter des renseignements précis sur l'ennemi. Nommé caporal le 8 septembre, décoré de la médaille militaire le 30 septembre, promu sergent le 16 octobre, sous-lieutenant de réserve le 26 novembre, a été frappé à mort, le 7

décembre, dans une tranchée en avant d'Ypres, au moment où il allait prier sur le corps de deux hommes de sa compagnie."

Fin digne de lui : humble et sublime. Il tomba les bras en croix, sur des morts, semblable au preux de la Chanson de Roland, qui *"tendit à Dieu le gant de sa main droite et que saint Gabriel reçut pour le conduire vers les demeures éternelles"*.

* Disparu en 1981, Maurice d'Hartoy fut une des grandes figures de la guerre. Titulaire de nombreuses citations et décorations, il acquit une immense notoriété et reçut la Légion d'honneur en capturant tout seul les dix-sept servants d'une tranchée allemande ! Fondateur des "Croix de sang" et des "Croix de feu" où le colonel de La Rocque lui succéda, il créa la noble Association des Décorés de la Légion d'honneur au Péril de leur Vie dont le rarissime insigne à "tête de mort" provoque parfois de paradoxales méprises. Poète, écrivain, auteur fantastique, grand reporter au *Matin* de Bunau Varilla, secrétaire général du *Figaro*, cet homme-Protée fut également ministre plénipotentiaire de la République dominicaine. L'un de ses fils est aujourd'hui un militant dévoué de l'association *"Laissez-les vivre"*.



Poche

« Les chiens mènent l'enquête »

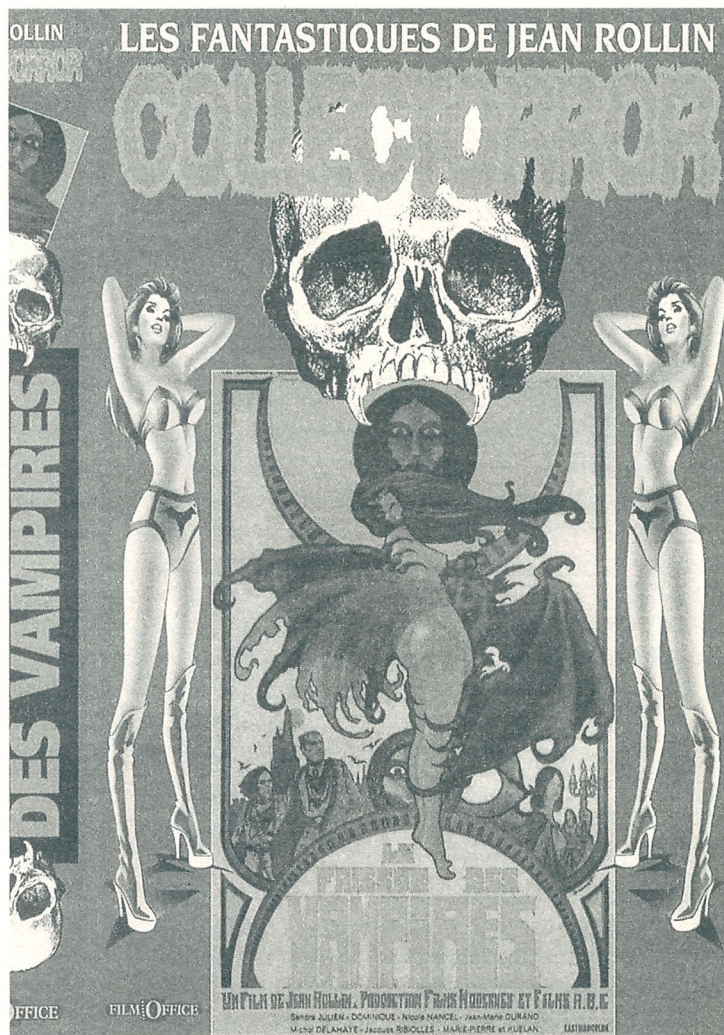
par Jean Pierre Fabre

Comme disait le vieux marin : "Tous les bouts sont dans la mâture." En matière canine, les miens me portent plus vers l'ineffable Rantanplan, archétype de l'imbécile chaleureux, que vers Rintintin, ennuyeux cas de perfection que sa bonne volonté légèrement psychorigide met au niveau intellectuel d'un factionnaire zélé dans une comédie de Courteline. Encore les convenances interdisent-elles de dire ce que je pense précisément de Lassie, bestiole androgyne (si l'on ose écrire) dont on imagine les poils longs et roux accrochés à tous les tapis de la maison. Cela étant, les chiens-gendarmes de Jean Pierre Fabre ébranlent sérieusement les convictions de ceux qui font mine de préférer les chats parce qu'il n'y a pas de chats policiers. On est abasourdi par les exploits pharamineux que ces animaux accumulent, au point de se demander si la gendarmerie ne pourrait pas faire l'économie de sa composante humaine. Du lévrier Verbaux, fondateur de la corporation des chiens policiers qui dénonça l'assassin de son maître en 1371, à Prince, chien acupuncteur qui sauva une vieille dame de la mort en la mordant, les "personnages" ahurissants, les anecdotes renversantes se succèdent sous la plume alerte de cet officier de gendarmerie pas comme les autres qu'est Jean Pierre Fabre, diplômé de Sciences-Po, ancien patron de l'une des brigades les plus actives de France, diplômé de criminalistique et de criminologie, journaliste, écrivain, producteur de cinéma. Doté d'un physique de saint-bernard, d'un caractère de dogue, d'une élégance morale de lévrier afghan et d'un courage de pitbull, notre auteur est un homme qui ne manque pas de chien. (Anne Carrière Documents, 110 F.)

C'est à voir

Fantastique à la française

Par Michel Deflandre



metteur en scène avait la particularité de produire des films à petit budget, tout comme Ed Wood aux Etats-Unis. L'un et l'autre n'ont pas connu le succès sur le moment et la vidéo permet de leur offrir une réhabilitation méritée. Jean Rollin s'intéressa évidemment aux vampires et "pimenta" ses films de scènes dénudées qui font sourire aujourd'hui, ces "audaces" étant bien plus innocentes que certains spots publicitaires diffusés quotidiennement à la télévision. *Le Frisson des Vampires*, *Requiem pour un Vampire* et *La Vampire Nue* sont des illustrations exemplaires du style Rollin : atmosphère macabre, châteaux sinistres et starlettes épouvantées constituent les ingrédients de ces petites productions.

Avec *Les Raisins de la Mort*, le réalisateur utilisa, bien avant que ce soit la mode, les thèmes écologistes en présentant des populations transformées en zombies par un pesticide.

Nul n'étant prophète en son pays, il semble que Jean Rollin soit plus connu en Angleterre et aux USA qu'en France. La collection *Collectorror* devrait changer cela et conduire au panthéon du cinéma ces productions fauchées mais non dénuées de poésie. A découvrir.

Références : "Les Fantastiques de Jean Rollin", *Collectorror*. (Distribution : Film Office).

Si nombre de films fantastiques ont été tournés à travers le monde, force est de constater que peu de réalisateurs français s'illustrèrent dans ce genre. Certes, à l'époque du muet, Louis Feuillade créa-t-il des chefs-d'œuvre interprétés par Musidora, et Georges Franju conçut-il *Les Yeux Sans Visage*, mais il s'agit là d'exceptions. Le cinéma fantastique eut pour terre d'élection principale la Grande-Bretagne dans les

années cinquante et soixante, grâce aux productions de la Hammer qui multiplia des aventures de vampires et d'exorcistes interprétées par Peter Cushing, Christopher Lee et Boris Karloff. Néanmoins, un cinéaste français s'essaya dans cette discipline. Jean Rollin, c'est son nom, n'est connu aujourd'hui que par des cinéphiles qui fréquentaient les salles de quartier dans les années soixante à soixante-dix. Ce



C'est à lire

**Jean
Mabire**

OPÉRATION MINOTAURE

ROMAN



OPÉRATION MINAUTORE

Par Jean Mabire

Journaliste, critique littéraire de *National Hebdo*, chantre de la Normandie, historien incontesté et prolifique de la deuxième guerre mondiale, Jean Mabire sacrifie rarement à la fiction romanesque. On ne peut que le regretter en dévorant ce passionnant récit digne des « Aventuriers de l'Arche perdue ».

L'affaire se passe en Avril 1941.

En Crète, d'étranges archéologues britanniques poursuivent imperturbablement leurs fouilles dans les ruines du palais de Cnossos pendant que les parachutistes d'Hitler fondent sur l'île.

Quel est ce disque gravé de signes mystérieux que cherche le Major Mac Gregor ?

Pour qui travaille vraiment Ouranakis le résistant crétois ? Qui tient la main de la belle Ysis, paradoxale égérie des Frères Musulmans ?

Jusqu'où ira l'alliance entre l'allemand Schäfer et le militant sioniste Moshe Adler ?

L'intrigue tisse son fil d'Ariane dans les ruines écrasées de soleil du palais cyclopéen.

Que l'on ne s'y trompe pas, jusqu'au plus haletant des péripéties romanesques, Mabire reste un historien. Pas un détail qui ne soit vrai. Pas un événement qui ne soit authentique dans ce roman qui est aussi une superbe leçon d'Histoire.

(Jeannine Balland-Presses de la Cité)

« Les braqueurs du crépuscule »

d'Olivier Lécrivain,
Le Castor astral,
166 p., 95 F

Olivier Lécrivain est un auteur s'adonnant depuis plusieurs années à un genre particulièrement difficile : le roman pour enfants et adolescents. Son dernier livre, destiné à un public plus adulte, nous entraîne sur les pas de Brice, convoyeur de fonds érudit. Flo le détournera-t-elle de son destin blafard ? Une balade désenchantée et prenante.

« Jacques Cœur et son temps »

de Georges Bordonove,
Editions Pygmalion,
245 p., 98 F

La nouvelle biographie de Georges Bordonove est consacrée à Jacques Cœur, financier de génie et grand argentier du début du XVe siècle. Sa chute fut aussi spectaculaire que son ascension. Un destin extraordinaire.

« Le cœur en Flandres »

d'Anne-Marie Sanerot-Degroote,
Presses de la Cité,
340 p., 110 F

Peut-on être amoureuse d'un jeune protestant pauvre, même s'il vous a sauvé la vie, quand on est la fille d'un libraire catholique lillois à la veille de la Révocation de l'Edit de Nantes ? Annie Sanerot-Degroote aime ses personnages et sait les rendre attachants. Un roman sur fond d'amour et de liberté.

« La grande anthologie du fantastique »

de Jacques Goimard et Roland Stragliati,
Omnibus,
1165 p., 155 F

Comme à son habitude, et l'on ne s'en plaindra pas, la collection Omnibus présente une série de textes réunis par genre. Cette fois-ci, le fantastique est à l'honneur et l'on retrouve des nouvelles conçues par des personnalités aussi diverses que Maupassant, Pirandello, Kipling ou Matheson. Classiques et modernes alternent pour notre plus grand bonheur à travers des récits de délire, de cauchemars, d'aberrations et de doubles. Ce premier volume d'une série de trois est à lire toutes lumières allumées.



Fidèle

par

Le printemps de

Je hais le printemps, disait M. Teignardier en trempant ses lèvres étroites dans son premier Picon-bière ; le printemps me débecte, me fait grincer des dents ! Les bourgeois, c'est comme les cochons, les petits zoziaux sont des cons, quand monte la sève, je crève, je crève ! La germination, c'est l'abomination, l'acné purulent sur le visage de la nature ! Ça cloaque de partout, les bonnes femmes bouffent des yaourts ADG, les mecs ne rhabillent plus le gamin et les pédés sont en fleur ! L'horreur, vous dis-je, les animateurs pim-pants comme une voiture de pompier, la grande toilette pour les présentatrices, les météorologues qui ne se sentent plus Pétré, même Teignardier qui sort du Carême avec une haleine de vinaigre et des propos moisis, PPDA qui revient, le verglas qui s'en va, brêle, tout part en nouilles !

A la seule évocation de la digne épouse du petit homme sec qui pérorait au zinc du "Kabyle téléphonique" derrière lequel le pauvre Marcel Kébir essayait machinalement un verre en se demandant quand ce serait son tour de déguster, le poissonnier trembla de tous ses membres et l'ange qui s'apprêtait à passer s'enfuit, pris de nausées. Le docteur Delaigle qui, musico-gynécologue, avait eu une fois à jouer de la harpie, frissonna et remit dans sa trousse le bon mot qu'il était sur le point de commettre (je vous le livre néanmoins : "Pourquoi Mitterrand a-t-il été enterré à Jarnac ? C'est parce qu'il n'y a pas de village qui s'appelle Jentube...")

— Heureusement, reprit le méchant petit vieil homme, il y a des consolations : tenez, "les Guignols de l'Info". Au début,

je ne comprenais pas, c'était trop fin pour moi, trop délicat. Moi, j'étais accro au "Bébête-Show" et l'homme qui me faisait le plus rire au monde, c'était Roucas. Depuis Jean Rigaux, j'avais jamais vu quelqu'un d'aussi distingué, même pas Collaro, c'est dire... Alors, les chochottes de Canal-Plus, pour mizigue c'était de laids bœufs, des manières, quoi ! Depuis quelque temps, je m'y suis mis et je regrette pas. Pas un gag qui ne soit téléphoné, pas une vulgarité qui leur échappe. La façon dont ils se tapent la mère Chirac, moi je dis chapeau, quand elle se maniope avec son sac à main, ça c'est de l'humour bien de chez nous ! Et le Pape, qu'est-ce qu'y z'y mettent au Papouze, un vrai bonheur, on croirait qu'ils font des piges au "Canard enchaîné", supplément d' "A bas la culotte". Il leur manque que Bedos, encore qu'il y passe souvent avec Gildas, l'homme qui glousse dans les avortoirs ! Et courageux, avec ça, les mecs des Bignoles de l'Info : vous vous rendez compte, ils ont le culot de s'attaquer à Le Pen, c'est gonflé et nouveau, trouvez pas ?...

Marcel Kébir, qui avait été harki, posa doucement le verre qu'il lustrait depuis un quart d'heure. — Ti crois pas que ti déconnes, monsieur Teignardier, fit-il doucement. Monsieur Li Pen, comme il dit lui-même, ci tous les matins qu'il boit un bol de crapauds...

— Ben ça, alors, s'étrangla M. Teignardier en reposant son verre de fiel, v'là le bougnoule qui va me donner des leçons d'humour !

— Peut-être pas d'humour, murmura le poissonnier, mais des leçons d'honneur, c'est bien possible.

JEUDI 21 MARS

TF1 - 22H30

« J'y crois ! J'y crois pas ! »

Le thème de cette émission branchée, présentée par une épigone de Cruella est : "Sommes-nous trop laxistes avec nos enfants ?", ce qui n'a évidemment aucun rapport avec le fait que la délinquance juvénile n'a jamais été aussi importante, qu'après avoir, pendant des décennies, prôné l'interdiction d'interdire les enseignants se font régulièrement sataner l'oigne, que c'est tous les soirs dans les banlieues les feux de la Saint-Jean avec des bus pour combustible, que les familles sont éclatées et que le père, pour cause de chômage, a perdu toute autorité, que les prisons pour mineurs sont razziées à 90 % par les avatars des regroupements familiaux... C'est donc une bonne question avec, si j'ai bien compris, des réponses qui seront apportées par des syndicalistes enseignants lesquels, accablés par leur travail de syndicalistes, échappent au misérable sort dévolu à leurs collègues œuvrant sur le tas. Tina, où tu vas chercher tout ça ?

VENDREDI 22 MARS

TF1 - 20H50

« Une famille formidable »

Ce doit être au sens premier du terme que cette famille est "formidable". En effet, elle fait peur : Nicolas délaisse sa femme pour jouer au poker. Formidable ! Du coup, formidablement, il se choute à la coke. Ça, c'est formidable ! De plus en plus formidable, sous l'emprise de la drogue, il provoque un accident au cours duquel sa femme perd son bébé, c'est pas formidable, ça ? Heureusement, le père et son gendre vont se taper formidablement sur la gueule. Quelle famille... fort minable !

au poste

ADG

M. Teignardier

SAMEDI 23 MARS
M6 - 20H45

« Aux frontières du réel » Alerté par de favorables échos sur cette série américaine qui est en train de tourner "culte", je m'y suis collé un samedi soir où l'envie ne me venait vraiment pas de fêter les trente ans d'Arthur (Arthur comment ?). Déjà, le paranormal me gonfle un peu d'ordinaire mais si, en outre, s'y mêle une intrigue à la Dallas où les deux héros, lui avec le charme de Michel Blanc, elle avec celui d'Anémone, entretiennent des rapports étranges, je décroche plus vite qu'un jambon d'en haut d'un mât de cocagne. Série-culte ? Cuculte-la-praline, oui !

DIMANCHE 24 MARS
FRANCE 2 - 20H50
Western

Le "Figaro-Télé" nous promet "Le dernier train de Gun-Hill" de John Sturges, avec Kirk Douglas et Anthony Quinn, "Télé-7 Jours", lui, penche pour "Pendez-les haut et court" de Ted Post, avec Clint Eastwood. Allez savoir avec ça si l'ordre règne à l'ouest de l'Audimat... En tout cas, les déprogrammations sont reines le dimanche soir où les deux chaînes se livrent d'habitude à l'incessant et exaspérant jeu de la barbichette et voilà maintenant que c'est à l'intérieur d'une même chaîne que ça se met à yoyotter (dernièrement, c'est le grand "Crocodile Dundee" qui m'est ainsi passé sous le nez !).

Enfin, quoi qu'il arrive, il y aura du Stetson, du régime avec selle et des bottes qui sont faites pour marcher. Mais, de grâce, messieurs, faites cesser ces colts mal taillés !

LUNDI 25 MARS
TF1 - 19H05

« L'Or à l'appel » Sous ce rusé titre ciselé dans l'ordinaire de l'Almanach Vermot, TF1 essaie de jouer la concurrence avec Drucker et Gildas, dans la tranche de l'avant-journal, délaissant sa grassouilleuse politique de feuilletons américains. Et pour ce faire, elle a sonné à la rescousse l'inémarrable Lagaf', Lafesse étant pris ailleurs et La Fontaine s'étant fait excuser. Encore un comique qui doit plaire à M. Teignardier et qui animera un jeu où il faudra découvrir... un numéro de téléphone. Vachement bien combiné, non ?

MARDI 26 MARS
TF1 - 20H50

« La Soif de l'or » Evacuons tout de suite les rapprochements gênants : ce n'est sans doute qu'un pur hasard si dernièrement France 2 a diffusé "Le Corniaud", de Gérard Oury, si ce soir TF1 programme cet assez terne film de Gérard Oury au moment même où, dans les salles, sort un film de qui ?... de Gérard Oury ; parfaitement, vous avez gagné une pinte de bon sang c'est bien sûr, la boisson copinarde qui assure... A noter, pour prolonger cette soirée comique, que Charles

Pasqua sera ensuite l'invité-vedette du "Droit de savoir" consacré aux banlieues. Haine de vie !

MERCREDI 27 MARS
FRANCE 3 - 20H50

« Etats d'urgence » Sous-titré "Vies de flics", cette habituellement bonne émission se penchera sur le sort de nos amis les bourres, lesquels se sentent ces temps-ci tellement mal-aimés qu'ils se suicident comme une colonie de lemmings. Quand on voit leurs conditions d'existence, leurs salaires de misère et le mépris dont ils sont entourés, tant par leur hiérarchie politique que par leurs "jeunes" administrés (comme dirait Tina, sommes-nous laxistes avec nos flics ?), on s'étonne même qu'il n'y en ait pas davantage qui se flinguent, attendu que quand ils flinguent les malfaiteurs ça leur pose encore plus de problèmes. Et pourtant, croyez-moi, les agents sont souvent de braves gens.

JEUDI 28 MARS
FRANCE 3 - 20H50

« Impitoyable » Un grand, très grand western, tourné par et avec Clint Eastwood. Malheureusement, les éclairages ont été faits pour le grand écran et à la télé on a trop souvent l'impression d'assister à des combats d'aigles dans un tuner. Mais ce qu'on arrive à en distinguer dans les obscurs n'en rend que plus clair le propos : la violence est la fille de la misère. So long, man !

SAN'S PORTÉE

Dégât de la marine

Le Palais de la Méditerranée, à Nice, j'y ai pour ainsi dire été élevé, puisqu'on l'avait en chromo, accroché au mur de la cuisine, chez ma grand'mère, entre la Mer de Glace et les falaises d'Etretat.

Vous dire que je connais ! C'est là que, quelques années plus tard, dans le Palais reconstruit, eut lieu une étrange bataille navale.

Le bal du Yacht-Club, c'était quelque chose : le lieutenant de vaisseau courtise une caravelle (c'était la mode des coiffures excentriques) ; l'orchestre de jazz (était-ce bien choisi ?) s'époumone, sauf le bassiste - encore lui - qui joue, bien sûr, mais surtout qui observe, et c'est bien là le drame !

Entre deux morceaux, la piste est libre et, dans le brouhaha des conversations, des verres qui s'entrechoquent et des bouchons qui sautent... le commodore (je tairai son nom), habillé en commodore, obèse, de blanc vêtu et multidécoré... Il traverse la salle.

Mon facétieux camarade l'interpelle et lui commande : — Garçon ! Un demi !

Première erreur, le gradé se retourne et, n'en croyant pas ses oreilles, se rue dans le bureau du directeur pour dénoncer.

Ce dernier convoque le musicien et lui dit : "Mon petit, vous êtes plutôt bien payé ici, non ? Bien... Vous savez pourquoi ? C'est très simple, c'est parce qu'il y a beaucoup de garçons dans la salle... Allez !"

La danse reprend, le commodore jette des regards furibonds vers la scène et, à la pause suivante, très sûr de lui, il entreprend une nouvelle traversée de parquet, conforté de son prestige et des remontrances qui n'ont pas manqué d'être faites à ce paltoquet, véritable saltimbanque, celui-là !

Derechef, mon voisin le hèle. Seconde et fatale erreur, le marin (!) s'arrête et entend :

— Mon prince, appelez-moi le garçon !

C'en est trop ! On aurait dit, en d'autres temps, le "Graaf Spee", mortellement blessé dans l'estuaire du Rio de la Plata.

Pas moins.

La Marine avait pratiquement perdu un bâtiment.

Delaigle



CINÉMA

« Les Grands-Ducs » de Patrice Leconte

Avec "Tandem", réalisé en 1987, Patrice Leconte avait réussi une apologie de l'animateur de radio indéboulonnable (Le Jeu des mille francs), le rendant sympathique tout en dénonçant les tics du métier. En revanche, ces grands-ducs (ringards sur l'éternel retour) nous sont parfaitement odieux durant 1h 25. Trois désastreux vieux acteurs demeurés anonymes durant leurs chaotiques carrières reprennent du service dans des conditions douteuses pour partir en tournée avec une mauvaise pièce, "Scoubidou", dont la vedette est une diva cyclothymique mais pas trop gourmande côté cachet (Catherine Jacob, agaçante à souhait). Le producteur du spectacle (Michel Blanc, qui porte ici une moumoute), pour des raisons financières souhaiterait interrompre la tournée. Il toucherait l'assurance si un accident survenait. Aussi s'emploie-t-il, sans succès, à le provoquer. D'où l'éternel thème de la course poursuite... Comme toujours dans ce genre de comédie, tout finit bien. Les Américains ayant découvert "Scoubidou", toute la troupe se retrouve à Broadway où elle triomphe...

Leconte, avec ses Grands-Ducs, a réussi une belle affiche mais pas la recette... à tous les sens du terme. Réunir le pachydermique Philippe Noiret, Jean Rochefort et Jean-Pierre Marielle, c'est une idée... et après ? Ils sont les seuls à s'amuser dans cette pauvre histoire. Aucun des trois n'a eu de difficulté à se mettre dans la peau de ces cabots. Car eux-mêmes... Il fallait charger le trait... Marielle, barbu, est donc affublé d'un tailleur faux Chanel rose et Noiret, tout bouclé, porte un pull bleu orné de petits bateaux... Tout à l'avenant. Personne ne tire son épingle du jeu dans ce pauvre film. Dans trente ans, peut-être, cette œuvrette amusera-t-elle les générations futures comme nous font sourire, aujourd'hui, les "Séries B" tournées après-guerre. C'est tout ce que l'on peut souhaiter à cette tournée des Grands-Ducs.

Olmetta

Balades

Chartres

par Olmetta

Chère à notre cœur pour ses pèlerinages, pour Péguy, pour notre foi, la cathédrale de Chartres, que Rodin appelait l'Acropole de la France, fête ses huit cents ans. Surplombant la ville au centre d'un paysage à la fois riche et plat, la cathédrale est un phare vénéré par une foule de pèlerins sans cesse renouvelés. Elle domine une cité avec laquelle elle est en totale osmose. Les vieux quartiers sont en harmonie avec le monument. Les portes cochères, les maisons à pans de bois, les ruelles aboutissant à la rivière font référence à la répartition médiévale des métiers regroupés en corporations. Les rues des Lisses, de la Clouterie, de la Tannerie et le quartier du cloître Notre-Dame, qui jouxte la cathédrale, rappellent ces temps anciens. Des tertres (escaliers) vont à la ville basse et aux berges de l'Eure (jadis elle actionnait moulins et métiers à tisser). L'origine religieuse du lieu se perd dans le temps.

Sous la crypte a été retrouvé un puits qui devait être un lieu de rencontre de druides carnutes. Beaucoup plus tard, les Romains érigèrent une statue de déesse-mère. C'est dans cette sculpture que les chrétiens du IV^e siècle virent une effigie de la Vierge. Ils bâtiront une église pour l'abriter et prier "Notre-Dame-Sous-Terre". Plusieurs édifices successifs seront construits, modifiés, démolis au cours des siècles.

Le dernier en date, celui que l'évêque conciliaire ferme aujourd'hui aux fidèles de la Tradition, fut restauré en 1836 après un incendie qui détruisit la charpente.

(A suivre.)

THÉÂTRE

Scènes de la vie conjugale

d'Ingmar Bergman

Jacques Fieschi a adapté le texte initial que Rita Russek et Stephan Meldegg ont mis en scène dans un décor dépouillé. C'est avec une joie réelle que l'on constate le grand succès de cette production. Il était temps que "Les Desailly-Valère" remplissent les caisses de leur théâtre qu'ils maintiennent en fonction malgré les difficultés croissantes. L'argent est une chose... réjouissons-nous ! Le goût du public une autre ! Un couple s'aime, se déchire, se perd, se retrouve... Elle est une fiefée emm..., lui un grand cornichon. Ces sept scènes clés de la vie conjugale sont d'une affligeante banalité. Au final, ils se sentiront bien lorsqu'ils se retrouveront furtivement après avoir divorcé et s'être remariés chacun de leur côté... Excitant, non ? L'astuce consiste à réaliser une affiche qui attire. Venez donc voir comment ces comédiens de cinéma et de télévision n'assurent pas au théâtre. Mademoiselle Nicole Garcia et Monsieur André Dussolier, qui sont ce ménage furieusement ordinaire, ne sont pas audibles du quatrième rang... Vous me direz que le texte... Il a fallu deux metteurs en scène pour faire bouger deux personnes... On lutte contre le chômage au théâtre. C'est très réussi... Tour à tour, l'un et l'autre vont du lit au canapé et vice-versa : génial, non ? Lorsque le décor change pour nous mener dans le bureau archi-dépouillé du Monsieur, Madame s'assoit à terre. Au final, les deux protagonistes se retrouvent sur un lit sur le plateau du théâtre entièrement vidé de tout objet : génial, non ? Le charmant Dussolier affiche maintenant une bedaine bien bourgeoise... On est loin du Grand Prix Gérard Philipe de Paris qui lui fut décerné en 1979. Bonne actrice au cinéma, comme l'attestent plusieurs prix, Nicole Garcia n'est ici pas crédible. Des comédiens moyens, des décors simplissimes, un texte insignifiant... C'est un triomphe ! A vous de juger.

Olmetta

Rendez à ces Arts

L'estampe en couleurs

C'est un abonnement qu'il faudrait prendre pour les expos de la Bibliothèque nationale de France !

Grandes ou petites, galerie Mazarine (à ne pas confondre avec la bibliothèque) ou galerie Vivienne, elles sont d'une variété, d'une richesse et d'un sérieux passionnants.

Cette fois nous est contée l'histoire de l'estampe en couleurs. Et avec 138 pièces, issues en grande partie des collections de la BNF, on admire et on comprend tout de cette obsession de l'éditeur et de l'imprimeur : la couleur !

Il est bien évident qu'après les merveilleuses enluminures médiévales les graveurs d'après Gutenberg se sont immédiatement efforcés de mettre de la couleur à leur planche en noir et blanc. Mais c'est seulement au début du XVIII^e siècle qu'ils sont parvenus à des résultats satisfaisants et qu'ils aboutissent vraiment à la reproduction d'images en couleurs.

C'est la trichromie qui a permis ces images, grâce aux travaux de Jacob Christoph Le Blon. Après les révélations de Newton sur la décomposition prismatique de la lumière, Le Blon s'aperçoit, en observant un objet dans la lumière, qu'il est formé de trois couleurs fondamentales : le jaune, le rouge et le bleu (on n'en a pas changé depuis) ; la trichromie est inventée.

Et elle sera d'abord appliquée aux sciences naturelles, pour les planches anatomiques en particulier. Les planches réalisées par le Hollandais Jan Ladmiral exposition du Grand Palais, "L'âme au corps" qui se faisaient rejoindre l'art et la science. Après suivra la quadrichromie. Il y a beaucoup de science dans l'actuelle exposition de la BNF dans la mesure où c'est elle qui a permis la représentation picturale en couleurs.

Et vous saurez tout sur le coloriage des xylographies, l'utilisation des papiers de couleur et l'encre à la poupée, non sans admirer plusieurs écorchés, tout ou parties, mais aussi des portraits, réalisés d'après peintures, tels celui de Louis XV et de Marie-Antoinette. L'art et la science se rejoignent jadis...

Nathalie Manceaux

58, rue de Richelieu, Paris II^e ; tous les jours sauf lundi, de 19h30 jusqu'au 5 mai.

Un jour

Paul Morand

Le 13 mars 1988 naissait Paul Morand. Cent huit ans plus tard, et vingt ans après la mort de l'écrivain, Marcel Schneider donnait l'autre mardi une causerie sur "Henri de Régnier et Paul Morand à Venise". Le second ayant été, en littérature, le parrain du troisième, qui fut l'ami du premier.

L'affaire se passa au Cercle Montherlant, fondé par Jacques de Ricaumont, présidé par S.A.R Mgr le comte de Clermont et animé avec ferveur et courtoisie par Emmanuel Fortin-Bôcher. Spirituel, disert et insolent de jeunesse, l'auteur de *La Fin du carnaval* peignit avec humour une Venise surprenante, regardée comme une femme. Tantôt pieuse, tantôt ribaude, tantôt rieuse, tantôt en larmes mais toujours belle.

L'assistance, où l'on reconnaissait notre directrice, Danièle de Beketch, spécialiste enthousiaste de cette Cité que Proust appelait "le haut lieu de la religion de la Beauté", fut transportée. Bien sûr, Marcel Schneider en vint vite à Paul Morand dont il est le biographe.

Ce fut comme si l'auteur de *Venises*, ce "singulier pluriel", était là parmi nous, bras dessus, bras dessous avec son père Eugène, directeur de l'Ecole des Arts décoratifs, sosie de Mallarmé et amoureux fou, lui aussi, de la Cité des Doges.

Au fil des souvenirs, comme au long des canaux, nous visitâmes les palais habités durant de nombreux séjours par les Morand.

Un rêve passa et je pensai à Paul Morand attendant, sarcastique, à l'ombre du géant Volpi, que le nain De Gaulle, apaisant sa vindicte, lui ouvre l'Académie française...

Décidément, Marcel Schneider a raison. Paul Morand est des nôtres. Il faut le lire et le relire.

Olmetta

Mes bien chers frères.

René

Confesser les personnes très âgées est un art qu'on ne peut apprendre au séminaire. Le confesseur voit sans cesse s'ouvrir devant lui des parenthèses à l'intérieur desquelles le pénitent, oubliant qu'il se confesse, raconte quelque épisode de sa vie ou développe une idée favorite. Le confesseur, saisi par l'intérêt de ces multiples *hors-sujets*, risque, lui aussi, d'oublier qu'il confesse ! Ainsi, l'autre jour, je portais la communion à monsieur B. A peine nous étions-nous assis qu'il attaqua :

- *Os on theoi philousinn apothneskei néos* ! Celui que les dieux aiment meurt jeune ! Je suis né en 1904 ! Et j'ai élevé huit enfants. Regardez sur la cheminée...

- Bien, cher monsieur. On pourrait peut-être se confesser ?

- Volontiers ! Bah, c'est un peu toujours la même chose... (un ou deux péchés...).

Et, sans transition :

- Avec le temps, tout s'estompe, même les souvenirs les plus cuisants ! J'étais agent de charbonnage...

- Quoi d'autre encore ? relançai-je.

- Il y a bien... (un ou deux péchés...). Je passais des marchés avec les Houillères du Nord. Il fallait les enlever, hiver comme été. Donc, stocker.

- Et votre vie de prière ?

- Ma vie de prière ? Ah... (un ou deux péchés...). J'ai chargé plus de mille tonnes en gare de Vincennes ! C'est qu'il fallait libérer les carreaux des mines ! Je vendais aussi de la Ruhr, mais aussi de l'Anglais. Il était plus cher.

- Pourquoi ?

- Plus dur ! de l'anthracite. Il y avait encore plus dur : le Tonkin.

- Et du côté du prochain ?

- Du côté du prochain ? Bah... (un ou deux péchés...). J'ai fait mes études au petit séminaire de Rimont, en Saône-et-Loire. Le supérieur, l'abbé Jeannot, était un saint !

- Bon. Du découragement, quelquefois ?

- Du découragement ? Ah... Avec le temps, tout s'estompe, mais pas uniformément. Certains souvenirs persistent. J'ai perdu un fils. La mémoire est à la base de toute réflexion et de toute industrie.

- Un peu de gourmandise ?

- Oh ! (...) J'ai beaucoup lu. Du Pierre Loti, surtout.

- Et la mort, vous y pensez ?

- Oui, mais il est difficile d'imaginer l'après. On va voir ce à quoi on a cru toute sa vie !

- Bien. Acte de contrition. Absolution. O vieillasse que Dieu a créée, comme tu peux être belle ! René a quatre-vingt-douze ans, sa foi et son espérance sont intactes, son intelligence est vive, sa mémoire étonnante, pas la moindre aigreur...

P. Guy-Marie

La Grande Guerre

Le sentiment religieux pendant la guerre

Dès la déclaration de guerre, les hommes sont retournés à l'église pour se confesser et communier. Pour beaucoup, c'est un retour à Dieu. On se confesse dans les gares, sur le bord des routes. Pour les offices, les églises sont bondées, les soldats chantent à pleins poumons les chants liturgiques.

Confrontés à l'imminence de la mort, l'homme se tourne vers Dieu, convaincu que le combat de la France est juste et que Dieu est avec elle.

Mais, en 1915, avec l'enlisement des combats et les meurtrières tentatives de percée, l'enthousiasme religieux baisse. En 1916, l'Abbé Lenoir note : "Pas de pessimisme mais de la lassitude ..." En 1917, le Père Le Texier constate que la longueur de la guerre pousse les soldats à blasphémer la Providence.

Dans l'ensemble, le sentiment religieux des soldats varie en fonction des résultats militaires ; si les épreuves fragilisent la foi de certains, chez d'autres la ferveur religieuse devient plus intérieure, plus discrète ; et même, la foi de certains soldats se fortifie et, enfin, d'autres se convertissent.

C'est sous le feu, avant l'attaque, que les soldats se convertissent ou reviennent à Dieu. "On peut dire qu'il n'y a plus d'esprit fort devant le danger", remarque l'Abbé Fougeray.

L'Abbé Chabrol raconte : "J'ai vu des vagues d'hommes qui partaient à l'assaut se mettre à genoux devant moi, avant de s'engager, pour que je leur donne l'absolution et ma bénédiction."

Au repos, les aumôniers en profitent pour "retremper" les soldats par une retraite, par les exercices du soir. Beaucoup

vont au confessionnal. Mais hélas, bien d'autres se reposent, même d'un point de vue spirituel, quand le danger s'éloigne.

Pourtant, les principales fêtes religieuses et les cérémonies funèbres pour les soldats défunts restent très suivies.

Selon leur état, les soldats blessés ont des attitudes différentes. Les blessés graves acceptent facilement les sacrements et se montrent assidus aux offices, aux réunions de prière. Mais certains blessés légers n'apportent pas de "vraie consolation aux prêtres".

Parmi les mourants, rares sont les athées irréductibles, qui refusent les derniers sacrements. Presque tous les mourants les acceptent et, pour certains, il s'agit de véritables "conversions" *in articulo mortis*.

Les plus catholiques sont les Bretons et les Vendéens. Les hommes du Nord et de l'Ouest, de la Lozère, les Aveyronnais, les Savoyards sont plus tièdes. Les hommes de l'Est respectent les offices mais fréquentent peu les sacrements. Les Pyrénéens et les Méridionaux enthousiasment les aumôniers par leur foi et leur piété. L'Abbé de Gironde (voir *Ecrivains de France*, p. 15) raconte : "Je prie toute la journée dans la tranchée. Un officier blessé me demande : «Priez le Bon Dieu pour moi, je viens de sortir de situations horribles». Un autre soldat : "Dans la tranchée, nous avons prié tous ensemble" ... Tout ceci par des Méridionaux de chez nous, du 81e".

Parmi les régions les moins catholiques, Paris et ses environs, mais aussi l'Aisne, la Picardie et le Laonnois. L'Abbé de Gironde encore : "Dans les hommes du Centre ... j'ai l'impression souvent qu'il n'y a plus rien de vivant. On leur dit "Je suis prêtre", ça n'a pas l'air de les

émouvoir, ni en amour, ni en haine."

Les officiers comptent peu d'anti-cléricaux et semblent plutôt catholiques et pratiquants. Bien des médecins positivistes et scientifiques se montrent carrément hostiles. D'autres, bien qu'athées, finissent par estimer les aumôniers. Certains soldats, sans connaissance religieuse, défavorisés socialement, des voyous, des apaches peuvent accueillir avec bienveillance le message des aumôniers et offrir des conversions parmi les plus émouvantes et les plus ardentes.

Les soldats les plus âgés, les territoriaux se montrent le plus hostiles, peut-être parce que moins exposés.

L'Abbé de Gironde note : "Plus les hommes sont rapprochés du feu, plus ils sont purifiés par la guerre ... les diverses formations de l'arrière y gagnent en raison inverse du carré de la distance et, à l'extrême bout, y perdent carrément."

Au front, le sentiment religieux diminue au moment des défaites et se ranime quand la victoire semble proche.

Face au danger, le soldat se montre vouloir approfondir la religion, à réfléchir sur le mystère de la mort. Certains se révoltent contre Dieu et perdent la foi. Beaucoup reviennent à Dieu ; certains se convertissent.

Qu'en restera-t-il après la guerre ? Les aumôniers confient leur doute : c'est que l'ignorance en matière religieuse est parfois grande et la foi pas toujours solide.

Mais si beaucoup abandonnent toute pratique, ils n'oublieront plus leurs peurs, leurs retours à Dieu, les secours spirituels auxquels ils ont eu recours.